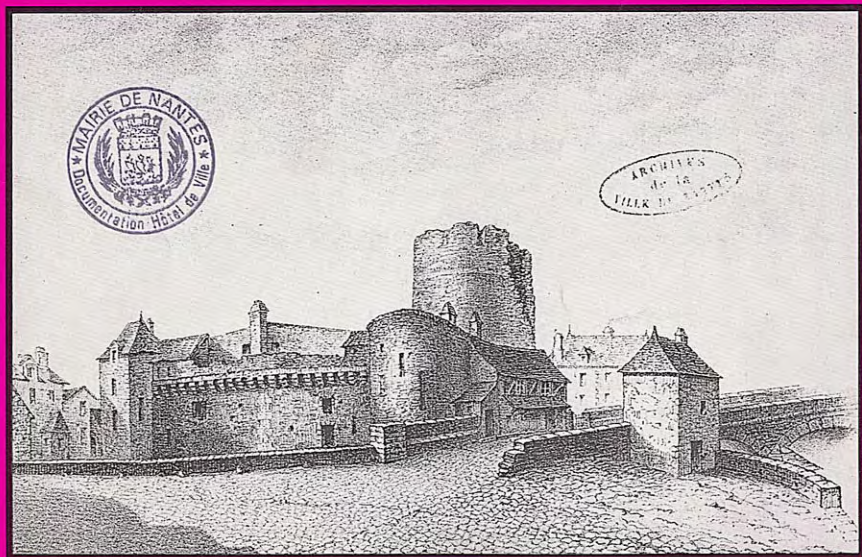


LES ANNALES

DE NANTES ET DU PAYS NANTAIS

REVUE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE NANTES ET DE LA LOIRE-ATLANTIQUE



**QUARTIERS PIRMIL,
PONT-ROUSSEAU, S^t JACQUES**



N° 234

Siège de la Société Académique

19, rue de la Petite Reine - 44100 NANTES

C.C.P. 236 27 R - Nantes

Le numéro - 30 F

SOMMAIRE

Pirmil : Le Confluent 1970-1985	Jean Luc PELLERIN
La rue Dos d'Ane jadis et naguère	Georgette HEURTIN
Le pont de Pirmil	Marcel CHOUTEAU
Quelques détails supplémentaires sur l'histoire du Pont de Pirmil	Suzanne MARTINOT
Église S ^t Jacques	
Notre Dame de Bonne-Garde	Abbé AUMAITRE
L'hôpital S ^t Jacques	Jacqueline TUSQUES
Un interné pas comme les autres	Marcel CHOUTEAU
Sourds et muets	Marcel CHOUTEAU
Le barrage de Pont-Rousseau	Gilberte MARTINEAU
La gare de Rezé - Pont-Rousseau	H. M.
L'ancien pont de Pont-Rousseau	H. M.
Le départ des Allemands	Emilienne LEROUX



Sur notre couverture :

Le Château de Pirmil en 1830

Dessin pris de la route de Clisson, dû au crayon de Louis Petit

Extrait du Bulletin de la Société Archéologique de Nantes 1866, tome 6



Appel aux abonnés

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier. En cas de souscription après la parution du premier numéro, celui-ci sera envoyé aux nouveaux abonnés.

Prix de l'abonnement pour l'année 1989 : 60 Francs.

Le montant de la cotisation de membre de la Société Académique de Nantes et de L.A. est fixé à 60 Frs pour l'année 1989.

Modalités de paiement : Nos sociétaires et abonnés sont priés de verser les fonds par chèque postal ou bancaire à l'ordre de la Société Académique de Nantes et de L.A., 19, avenue de la Petite Reine, 44100 NANTES. C.C.P. n° 23 627 R Nantes.

LES ANNALES DE NANTES

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE NANTES ET DE LOIRE-ATLANTIQUE

Fondée en 1798 pour cultiver Lettres, Sciences et Arts

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE (DÉCRET DU 27 DÉCEMBRE 1877)

Anciens Présidents : Mrs Auguste PAGEOT - Alfred GERNOUX - Xavier du BOISROUVRAY

Présidente : **Jacqueline HAUTEBERT** NO. 29. 14 - 411^{er} Vice Président, Secrétaire Général : **Marcel CHOUTEAU**Vice Présidents : **Armand EVE** - **Georges LESIEUR**Secrétaires Adjointes : **Georgette HEURTIN** - **Pierre MAURY** - **Daniel RICHARD**Trésorier : **Lyonel PELLERIN**Trésorières Adjointes : **Suzanne PAGEOT** - **Suzanne MARTINOT** - **Henri MARTINEAU**Bibliothécaires : **Émilienne LEROUX** - **Suzanne MARTINOT** - **Florence ROYER** - **Jacqueline TUSQUES**Annales : **Émilienne LEROUX** (gérante) - **Yvette LE GOFF**

Chargés de missions :

- Responsable des Conférences et relation avec la Presse : **Gilberte MARTINEAU**- Concours littéraires : **Huguette CHOUTEAU** - **Geneviève DARTOIS**- Missions diverses : **COURVILLE L.**, **ANEZO G.**, **DOUCET M.**, **JOUBIER R.**, **ROBIN C.**

Comité d'Honneur : Mmes ALAIME, CHAPEAU, GUITER, LE GOFF, MARTINOT, VIVANT. Mrs BOUYER, CHIFFOLEAU, CREVEUIL, DOUCET, FAUGERAS, GUERIFF, JOALLAND, LEBLANC, LENOIR, LEROY, LEPETIT, MERLANT, NOUAILHAT, RAVILLY, de SALIER DU PIN, TEXIER, VANHOUTTE, de WISMES.

INTRODUCTION



S'il est un quartier dont la métamorphose peut déconcerter les Nantais de vieille souche, c'est bien celui que nous étudions aujourd'hui.

Il a joué un rôle important à travers les siècles, bien qu'il n'ait jamais couvert qu'une surface restreinte, car c'était le bastion avancé de Nantes sur la rive Sud, la seule porte de sortie de la grande ville en direction du Poitou, la seule porte d'entrée aussi, reliée aux murailles de la rive Nord par une suite quasi ininterrompue de ponts prenant appui sur des îles successives.

Cette fonction essentielle l'a fait vivre jusqu'à une période relativement récente. Puis tout a été balayé par l'impétuosité d'un courant de circulation qui s'est abatté jusqu'à la déraison. Il a fallu trancher dans le vif, abattre maisons et immeubles, pour laisser place à l'auto.

Mais son devenir a commencé à s'inscrire dans un nouveau groupe d'immeubles d'une belle venue en bordure de Sèvre et l'on entrevoit des développements possibles qui achèveraient de l'humaniser. Jean-Luc Pellerin nous dit cette histoire toute récente.

En attendant, restent les souvenirs. C'est à eux qu'il faut faire appel pour ressusciter les formes disparues et toute une activité commerçante et artisanale concentrée autour de la place Pirmil et de la rue Dos d'Ane. Georgette Heurtin nous offre ce bouquet de souvenirs.

Le pont de Pirmil, dont nous entretenons Suzanne Martinot et Marcel Chouteau, a une histoire longue et mouvementée. Bien que doublé de nos jours par une

«deuxième ligne» de ponts, il continue de drainer une partie très importante du trafic Nord Sud.

Les églises du quartier : S^t Jacques et ND de Bonne Garde, présentées par l'Abbé Aumâtre, ne gardent que bien peu de traces des très anciens édifices qui les ont précédées.

Il n'en est pas de même de l'hôpital S^t Jacques, heureusement épargné par les bombardements de 1943, mais tiré de sa torpeur par la nécessité de suppléer en grande partie à la destruction de l'Hôtel Dieu et qui a su construire de nouveaux services sans pour autant raser ses bâtiments historiques, comme nous l'apprend Jacqueline Tusques dans un article bien documenté.

Nous nous souviendrons aussi grâce à Marcel Chouteau que l'hôpital S^t Jacques a connu au 19^e siècle un «interné pas comme les autres», qui ne fut autre que Jules Vallès.

Nous ne saurons pas, par contre, comment ont évolué les constructions d'un autre établissement profondément mêlé à l'existence du quartier : l'Institut de la Persagotière, si remarquable dans ses démarches pédagogiques auprès des jeunes sourds et muets qu'on lui confie. (L'article que nous attendions ne nous est pas parvenu). Cependant, Marcel Chouteau a bien voulu évoquer cet établissement après avoir rappelé l'évolution de méthodes utilisées dans le passé à l'égard de la surdité.

Nous n'avons pas évidemment négligé le quartier de

Pont Rousseau, celui que baigne la Sèvre, cette rivière malade à l'heure actuelle des aléas du climat, et à laquelle on va tenter de redonner une bonne santé, comme nous l'explique Gilbert Martineau.

Henri Martineau nous conte l'histoire de la gare de Pont Rousseau qui eut ses heures de gloire et peut aujourd'hui encore être d'une réelle utilité, et celle du vieux pont, longtemps lien plutôt qu'obstacle entre Rezé et Nantes, auquel continuent de s'accrocher tant de souvenirs.

Ainsi faut-il apprendre à vivre au milieu d'un univers nouveau, qui se modèle et se remodèle sans cesse. A peine laisse-t-on aux bâtiments et à leurs occupants le temps de s'enraciner dans un paysage que surgissent de nouvelles modifications de l'environnement.

Puissent-elles au moins, ces transformations, être entreprises non pour les seuls impératifs financiers, mais pour embellir et soulager l'existence quotidienne.

PIRMIL : LE CONFLUENT 1970-1985

Au cours des années 70 et au début des années 80, le quartier Pirmil connaît une complète mutation, due aux besoins en logements neufs encore importants en 1970, et à l'évolution du trafic routier.

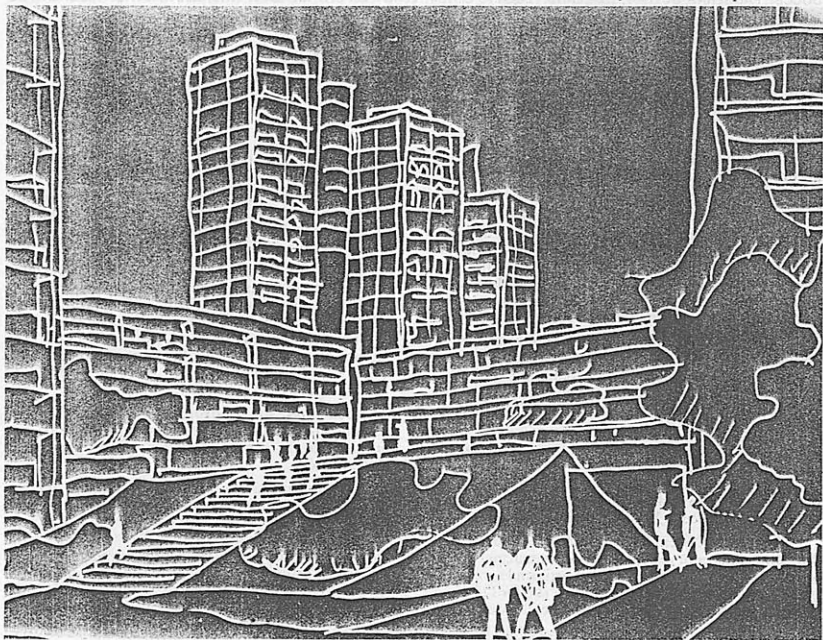
LES ANNÉES 70

Au Nord de la Loire, la ville de Nantes possède sa ceinture de logements sociaux : depuis Bellevue à l'Ouest jusqu'au Perray à l'Est, en passant par les Dervallières, le Breil, la Boissière, la route de la Chapelle, Port Boyer, le Ranzay, le Pin Sec. A l'intérieur

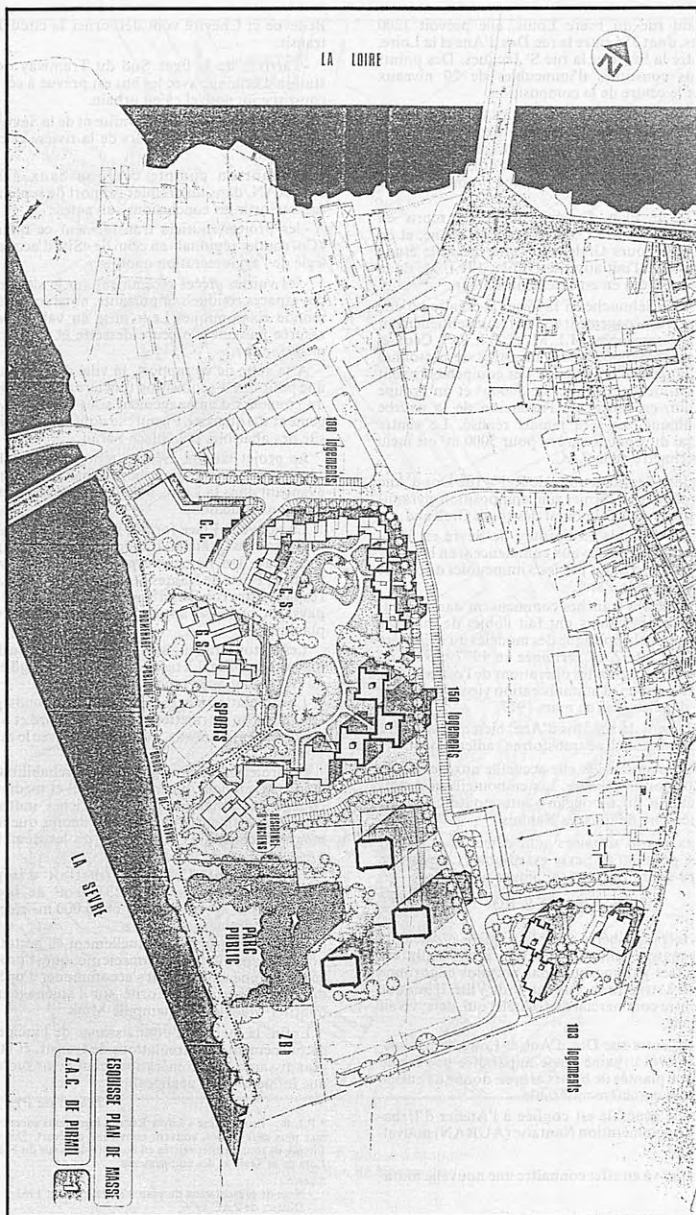
des limites de la ville, le Sud avait échappé à cet urbanisme fait d'opportunités foncières, de chemins de grue, et de ségrégation sociale.

Au début des années 70, la percée de la deuxième ligne de Ponts engendre la création du Clos Taureau près de Saint-Sébastien. Les terrains libres du quartier Pirmil situés de part et d'autre de la rue Dos d'Ane, bien qu'en partie inondables, offrent à la frontière de Rezé un des derniers sites constructibles.

En 1969, une zone d'aménagement est envisagée. Délimitée au Nord et à l'Ouest par la Loire et la Sèvre, à l'Est par la rue S^t Jacques, et au Sud par une voie



Plan d'aménagement 1969 : Le Rêve de la Charte d'Athènes



La ZAC de 1976

débouchant rue du Frère Louis, elle prévoit 1200 logements, dont 354 entre la rue Dos d'Ane et la Loire, et 846 entre la Sèvre et la rue St Jacques. Des points culminants constitués d'immeubles de 20 niveaux formaient le centre de la composition.

De ce plan, restent comme témoins les 3 tours Greleaud de 16 niveaux totalisant 243 logements en promotion privée, et la conservation de l'espace boisé en bordure de Sèvre, et de l'allée de Parc qui, depuis la rue du Frère Louis, desservait l'ancienne propriété où est implantée cette opération.

En 1973, le plan d'aménagement est repris en excluant la zone entre Loire et rue Dos d'Ane, et en incluant les 3 tours Greleaud. Cette nouvelle étude tient compte de l'initiative de l'office d'H.L.M. de la ville de Nantes qui en est l'élément moteur.

Cette étude débouche en 1975 sur la création d'une ZAC (zone d'aménagement concertée) essentiellement composée d'immeubles H.L.M. et P.L.R.*. Ceux-ci sont au nombre de 388 dont un foyer de personnes âgées de 81 studios et 2 pièces. Les équipements sont réduits : un local résidentiel de 500 m² et un groupe scolaire qui, en raison de l'inversion de la courbe démographique, ne sera jamais réalisé. Le centre commercial du Châtelet prévu pour 5000 m² est inclut dans le périmètre de la ZAC.

L'épandage des immeubles de R + 4 rue Dos d'Ane à R + 10 cherche à former une composition pyramidale jusqu'au point culminant des tours Greleaud.

La zone inondable en bordure de Sèvre est remblayée, tandis que les travaux commencent en bordure de la rue du Frère Louis par les 3 immeubles de part et d'autre de l'allée de Parc.

Les deux autres tranches commencent dans la foule. Les trois opérations ont fait l'objet de marchés négociés suivant la politique des modèles du Ministère Chalandon. Cette ZAC terminée en 1977 mettra un point d'orgue aux grandes opérations de l'office municipal, dont le conseil d'administration vient de changer à la suite des élections de mars 1977.

Parallèlement, la rue Dos d'Ane, bien qu'exclue du périmètre de la ZAC, se transforme radicalement.

A la fin des années 70, elle accueille aux heures de pointe 5500 voitures/heure. Les embouteillages, malgré la création du toboggan saute-mouton, restent dans la mémoire de tous les Nantais.

Les deux parois urbaines sont détruites et la rue élargie. Le pont sur la Sèvre est doublé. Le quartier Pirmil perd définitivement son image ancienne.

LES ANNÉES 80

Sur les terrains libérés entre la rue Dos d'Ane et la ZAC, un marché s'implante autour d'une sculpture Fontaine, très vite masquée par un talus engazonné qui cherche à structurer cette entrée de Ville. Il masque aussi le centre commercial du Châtelet qui, déjà, vivait difficilement.

Au Nord, entre rue Dos d'Ane et Loire, la démolition de la paroi urbaine laisse apparaître une friche qui, bien que plantée de beaux arbres, donne à l'entrée de Nantes un caractère misérable.

Une étude générale est confiée à l'Atelier d'Urbanisme de l'Agglomération Nantaise (AURAN) nouvellement créé.

Le quartier va en effet connaître une nouvelle mutation :

- le prolongement de la deuxième ligne de ponts vers La Rochelle et Poitiers, la rocade Sud et les ponts de

Bellevue et Cheviré vont détourner la circulation de transit.

- l'arrivée de la ligne Sud du Tramway dont une station d'échange avec les bus est prévue à cet endroit constitue un nouvel enjeu urbain.

- une écluse projetée au confluent de la Sèvre et de la Loire va régulariser le cours de la rivière et créer un plan d'eau.

Prenant en compte ces nouveaux éléments, l'AURAN, dans un premier rapport de septembre 84, fait ressortir les conclusions suivantes :

- les projets routiers transforment ce quartier de «Col routier régional» en celui de «Site d'accueil privilégié de l'agglomération nantaise».

- les voiries créées récemment sur le site ont laissé des espaces résiduels importants, non récupérés par le monde économique. Leur mise en valeur peut être assurée par une meilleure desserte et un remembrement foncier.

A la suite de ce rapport, la ville de Nantes engage une politique d'acquisition foncière et décide de lancer un concours d'aménagement sous le titre : «Aménagement du quartier Pirmil : le confluent». Il inclut le site des abattoirs et la place Sarail.

Le projet lauréat crée en réponse Sud à la place Mangin une tête de pont bornée par deux immeubles avançant dans la Loire, à l'image des anciens séchoirs maintenant démolis.

La nouvelle Place formée se prolonge par un front bâti jusqu'au Châtelet. Il se compose avec la station de Tramway. Un immeuble pont enjambe la voirie et forme la Porte de Nantes de Pont Rousseau. Au Nord, l'espace entre rue Dos d'Ane et Loire est traité en parc paysager et laisse apparaître la Loire à travers ses plantations.

Les piétons franchissent la voie à un niveau différent des automobiles. La façade commerciale Sud et le parc au Nord sont ainsi reliés.

La circulation s'organise à partir de ronds-points à l'anglaise, qui permettent la desserte Nord et Sud, et la cohabitation tramway, automobiles, avec le minimum de conflits...

Le projet prévoyait également la réhabilitation des abattoirs, en lieux d'accueil culturel et médiatique, à l'image des réhabilitations des friches industrielles. Malheureusement, dans le même temps que le lancement du concours, la décision de les démolir était prise.

Globalement, l'étude permettait d'implanter 58 000 m² construits, dont 23 000 m² de logements (environ 230 appartements) et 35 000 m² réservés au tertiaire, commerce et loisirs.

Ce dernier projet est actuellement en gestation. La nouvelle municipalité consciente que l'urbanisme général d'une ville ne peut s'accommoder d'opérations dispersées porte sa priorité sur l'aménagement du quartier Madeleine-Champ de Mars.

Enfin, la meilleure connaissance de l'incidence du détournement des circulations de transit, et la notion grandissante d'agglomération, peut avoir sur le projet une influence non négligeable.

Jean-Luc PELLERIN

* P.L.R. - Programme à Loyer Réduit, logements sociaux destinés aux plus défavorisés, souvent construits à l'écart. Dans la ZAC Pirmil, ils sont en effet rejetés en bordure de la rue du Frère Louis. Loïn de la Sèvre et des équipements.

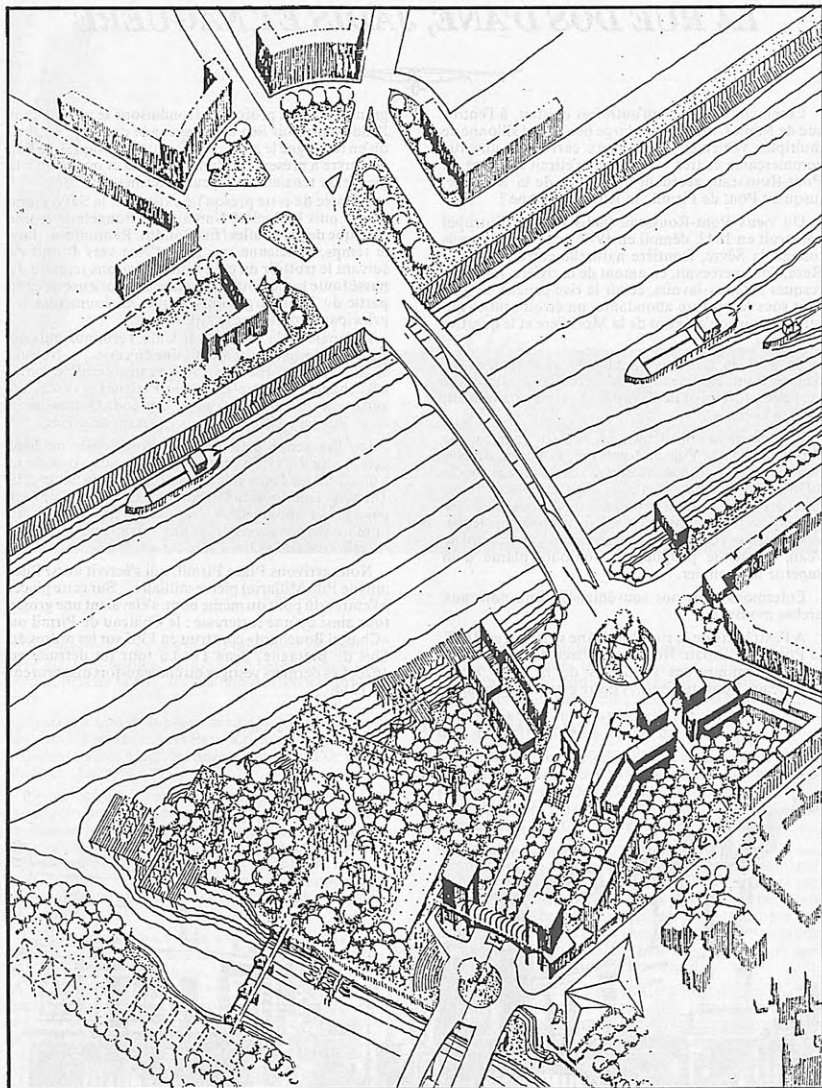
Source :

- Note de présentation du plan d'aménagement 1963

- Dossier de ZAC 1976

- Rapport AURAN sept. 1984

- Archives Cabinet AURA.



Projet 1985 : Réponse à Mangin
Porte Sud de Nantes

LA RUE DOS D'ANE, JADIS ET NAGUÈRE



Comment imaginer qu'autrefois existait, à l'entrée sud de Nantes, maintenant large boulevard sillonné de multiples véhicules, vertigineux carrousel, une rue commerçante et très vivante qui s'étirait du Pont de Pont-Rousseau, accédant à la Place de la Rochelle, jusqu'au Pont de Pirmil : la Rue Dos d'Âne ?

Du vieux Pont-Rousseau (jadis Pont-S^t Eutrope) construit en 1842, démoli en 1979, sous lequel bouillonnait la Sèvre, frontière naturelle entre Nantes et Rezé, l'on apercevait, en amont de la rivière, les pittoresques bateaux-lavoirs, et sur la rive gauche, se glissant sous la verdure abondante, un étroit sentier qui remontait jusqu'au Pont de la Morinière et le quartier de Sèvres.

En aval, la rivière s'élançait, entre l'Abattoir de Nantes-Pont Rousseau et la verdoyante presqu'île (appelée autrefois l'Île Silardière) vers son confluent avec la Loire.

L'Abattoir de Pont-Rousseau, bâti sur un terrain de Rezé annexé à la Ville de Nantes près de ce confluent, lieu-dit «La Tête des Mottes», fonctionnait depuis 1933 ; mais devenu archaïque, il fut remplacé par les établissements plus vastes et plus modernes érigés sur les anciens Marais du Seil. De l'ancien abattoir Rous-sipontin, il ne reste plus qu'un terrain vague au bord de l'eau, bordé de peupliers et toujours planté d'un superbe marronnier.

Enfermons dans nos souvenirs le vieux pont aux arches mousses.

À l'extrémité de la rue Dos d'Âne s'élevait, en 1615, la Porte de l'Espau. Nous voici Place de la Rochelle, ancien terminus des tramways de la ligne Pont-Rousseau - Pont-du-Cens. A notre gauche s'étendait le

grand parc aux profondes frondaisons se mirant dans l'onde, autrefois lieu de promenade des Nantais ainsi qu'en témoigne le gracieux kiosque à musique que l'on découvre à présent du Pont de Pirmil et où, jusqu'à la guerre, se tenaient de joyeuses kermesses.

À l'orée de cette presqu'île existèrent la Savonnerie Bertin puis la Société Nantaise de Bonneterie et une fabrique de pantoufles (Ets Bondu). Remontons, dans le temps, l'ancienne rue Dos d'Âne vers Pirmil en suivant le trottoir du côté Loire et faisons renaître du passé toute la vie, toute l'animation laborieuse de cette partie du Faubourg Saint-Jacques en énumérant ses principaux commerces et industries.

À l'angle de la rue voilà le Café Terminus puis un grand magasin de vêtements, une épicerie... —Notons qu'au n° 30 de la rue Dos d'Âne avait été édiflée, jadis, une chapelle : Notre-Dame-de-Patience— Voici un autre café, le Café de la Sèvre, la grande Quincaillerie Sicre Fils Dercelles & Cie, un magasin de cycles.

Ici, l'ancienne petite rue du Port-Sablé (impasse dénommée en 1837), qui aboutissait aux rives de la Loire, puis les Tanneries & Corroieries de la Sèvre et la Tannerie Guérin installées en bord de Loire (il ne faut pas oublier que naguère s'activaient, en ces lieux, de nombreuses tanneries), plus loin suivaient une Herboristerie et le Café Dos d'Âne...

Nous arrivons Place Pirmil, qui s'écrivit aussi Pile-mil (de Pila Millaria) pierre milliaire... Sur cette place, à l'entrée du pont du même nom, s'élevaient une grosse tour ainsi qu'une forteresse : le Château de Pirmil ou «Chastel Bouchard» construit en 1365 sur les ordres du Duc de Bretagne : Jean IV. La tour fut détruite en 1626. Les derniers vestiges du château-fort disparurent en 1914.

374. NANTES — Place Pirmil - Rue Dos-d'Âne





L'entrée actuelle sur l'ancienne Place Pirmil - (S. Pageot)

Plongeant vers la Côte Saint-Sébastien, de magnifiques platanes bordent la Loire de laquelle émergent encore, près de la rive, les vestiges de l'ancien pont de pierre.

Faisons le tour de la place, ancien lieu de bifurcation des trams, d'une part, vers Pont-Rousseau et Les Trois Moulins, d'autre part, vers Sèvres et le Lion d'Or par la rue Saint-Jacques.

Pirmil offrait, avant les bombardements et les extraordinaires transformations qui ont fait disparaître ensuite toutes traces d'habitations, le visage d'une large place, animée certes, mais humaine... Divers commerces : boulangerie, tabac, cafés : « de la Terrasse », « du Sport » etc... s'y côtoyaient. L'importante Maison Pétillet & Fils, électricité, bobinage, y exerçait ses activités.

Un magnifique paulownia, arbre exotique aux odorantes fleurs mauves, s'épanouissait à l'entrée de la rue Dos d'Ane où nous revenons, en changeant de trottoir. Ici se trouvaient l'Établissement Chenusson, chiffons, peaux, métaux, puis l'Entreprise de couverture, zinguerie, Papon & Mesnil à la jolie maison au gracieux balcon en corbeille ; plus loin la Maison Rigolage, fers, peaux, papiers, étalait ses installations et dépôts à l'angle de la rue James Tissot (du nom d'un graveur), rue qui fut dénommée auparavant rue Jean Sablet et prolongeait, traversée la rue Dos d'Ane, la rue du Port Sablé vers la rue Esnoult des Chatelets que nous rencontrerons plus loin.

Mais poursuivons notre retour vers Pont-Rousseau ;

de nombreux magasins se suivaient : Motocycles, Articles de Pêche, Banque, etc... installés dans des immeubles dont certains, ornés de balustres, furent construits artisanalement par la famille Mouglaiss, et nous atteignons enfin la très belle bâtisse abritant l'Octroi, qui devint ensuite le Café du même nom.

Ce grand immeuble, sis à l'angle de la rue Dos d'Ane et de la rue Esnoult des Chatelets, survécut longtemps à l'agonie de la rue Dos d'Ane et l'on crut, alors, qu'il serait épargné ; hélas, il n'en fut rien et le fier édifice ne domine plus l'entrée sud de Nantes.

Disparus également les ravissants jardins de la rue Esnoult des Chatelets (ouverte en 1847 sur le domaine de M. Esnoult des Châtelets, et qui s'appela aussi rue Marignan). Cette rue, qui relie la place de la Rochelle à la rue Saint-Jacques, est maintenant bordée par un centre commercial et de nombreuses constructions modernes, et l'on n'y vient plus rêver, à l'ombre des péchers nacrés et des cerisiers neigeux.

De belles pelouses ourlent maintenant l'entrée de Nantes, une fontaine y gazouille (mais l'entend-on dans le bruit incessant de la circulation intense ?) et le clocher bas de l'Église Saint-Jacques, de style roman-angevin (la plus vieille église de Nantes) se profile en second plan.

Il ne reste plus rien de ce qui fut la rue Dos d'Ane, enseveli sous l'asphalte, et c'est avec nostalgie que nous avons fait revivre, en ces quelques pages, son passé attachant.

Georgette HEURTIN



LE PONT DE PIRMIL



Dans ses Annales, la Société Académique a présenté, en 1980, une étude sur : la Loire et Nantes, leur vie commune - Histoire des ponts.

Entre autres, avaient participé à la rédaction de cette brochure, Mme Leroux, le regretté R. Prénaud, J.J. Régent. De cette histoire, de grands écrivains nantais tel M. de Berranger, ont fourni une documentation riche par la narration des événements, précise quant aux connaissances techniques.

Nantes doit son édification au fait que son site était parcouru par des voies d'eau convergentes, éléments à la fois de protection défensive et moyens naturels de relations économiques avec les régions avoisinantes.

Le «fleuve aux 7 bras» et ses affluents justifiaient le titre flatteur de «Venise de l'Ouest» dont se paraît la ville.

Au X^e siècle, après la libération de Nantes, par Alain Barbe-Torte chassant les Normands, les habitants purent construire les premières passerelles d'île à île, le risque de les voir utilisées ou détruites par des assaillants étant minimisé. En se référant aux archives, on peut déduire, des comptes des charpentiers et des maçons, que des ponts de bois franchissaient les bras du fleuve et que des arches de pierre permettaient de traverser les prairies. Les tabliers étaient souvent recouverts de pavés.

La branche ancienne, la première ligne de ponts (ou vieux ponts) allait, après la construction de la portion Haudaudine - Bourse, de la porte de la Cité, actuelle rue de la Paix, à la Tour de Pirmil. Elle mesurait 2 km environ de longueur. Son importance était considérable étant donné la convergence des voies romaines venant du sud (Poitiers, Saintes) pour se diviser en éventail vers le nord (Vannes, Rennes).

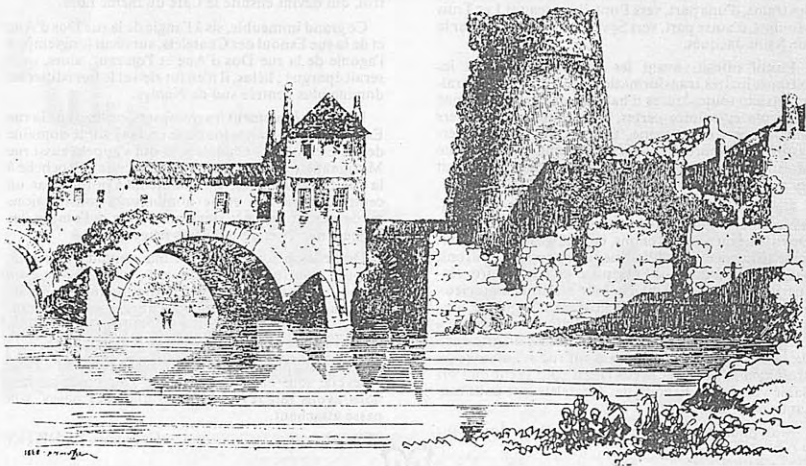
Du IX^e au XIII^e siècles on comptait 6 ponts : Poissonnerie, Belle-Croix, La Madeleine, Toussaint, les Récollets, et Pirmil. Au XIII^e siècle, Nantes élargit son enceinte au-delà de l'Erdre, mais il faut attendre 1563 pour voir les premiers ponts de pierre. Réels progrès depuis le premier pont de bois de 130 toises que fit bâtir Charles le Chauve, sans doute en 877.

La ligne des ponts, bordée d'habitations, devint peu à peu un intense lieu de trafic... et de promenades.

Ne nous égarons pas et venons-en maintenant au seul pont qui intéresse le quartier Saint Jacques : le Pont de Pirmil. Est-ce cette passerelle de 250 m de long ayant 15 arches de plein-cintre qui prit le nom de Pirmil ? Et d'où vient ce nom ? Expliquer cette appellation c'est presque un exercice de sémantique, tant de désignations justifiant le patronyme, pouvant être considérées comme vérités ou affabulations. L'érudition ou l'imagination des érudits nous fait savoir, par le truchement d'Albert le Grand, qu'on retrouve en ce nom le souvenir de «Paul Émile» qui fut proconsul des Armoriques. Pour d'autres, Pil-Mil viendrait de Pila-Millaria, borne militaire, à moins que l'on prenne en considération le moulin qui servait à piler le mil, d'où Pil-Mil.

Dernière version que l'on trouve dans les archives privées de la famille de Grandmaison, communiquées à M. Émile Boutin : «Pillemil ou Pillmil... «les prisonniers pris en la dicte jurisdiction des Huguetières à les prendre sur le mylloign du pont St-Martin et les conduire jusque à la pource de Pillemil» (plus loin on peut lire : «estre pareillement soubjectz de aller amener les prisonniers jusque à la provoste de Pillmil...»).

Pirmil eut-il quelques ouvrages façonnés par les Romains : sans doute. Certitude cette fois : une forte-



L'ancienne tour de Pirmil



1989 - Le Pont de Pirmil - (Photo S. Pageot)

resse fut édifée sur l'ordre de Jean IV. La guerre de Succession de Bretagne étant terminée par le traité de Guérande 1362, l'Amiral Bouchard reçut l'ordre de mettre en défense le pont. Un château-fort fut érigé à la jonction des rues St-Jacques et Dos-d'Ane.

Dieu ! que d'épreuves furent infligées au pont par la violence des crues, les embâcles, les débâcles de glaces après dégel, l'affouillement des piles par les courants et les remous. Au cours du seul XVI^e siècle il fut emporté 4 fois. En 1564, le roi Charles IX qui préparait son entrée à Nantes, dut traverser la Loire à la Chebuette (M. Prénau se demandait avec humour si cela avait été pour le Roi l'occasion de savourer le beurre blanc et le muscadet !!).

La nécessité d'employer la pierre, matériau plus résistant que le bois, s'avéra fondamentale. Pas un mince travail, puisqu'il s'échelonne sur deux décennies. Il n'empêche que de nouveaux sinistres endommagèrent la voie assurant la jonction entre les deux rives en 1586, en 1651, en 1711. Reconstruire les piles rompues, colmater les brèches des tabliers, ces travaux représentèrent près de 25 ans de labeur. Qu'en aurait pensé Dubuisson-Aubenay qui en 1635 écrivait : «Le Pont est fort beau, assez large pour quatre grands chariots à passer de front et avec un beau parapet crénelé pour flanquer et battre (sic) sur la rivière». Il fallut recourir en 1711 à des passerelles de bois.

C'est l'Ingénieur des Ponts et Chaussées de l'époque M. Thevenon et l'entrepreneur Jean Lalliaud qui remportèrent l'adjudication des travaux en 1727. (Lalliaud devait plus tard construire la Bourse du Commerce).

La pierre employée était du calcaire dur de Marnay, paroisse de Lignéres, région de Tours. Se doute-t-on des sommes considérables qui furent nécessaires pour réparer, reconstruire le Pont de Pirmil ?

En 1729 le dit pont, trop vite rafistolé, s'effondra de nouveau.

Des documents nous apprennent que l'entrepreneur Goubert, obligé de recommencer à ses frais une pile et deux arches, y perdit toute sa fortune «Ponts moult ruineux par défaut de préparations nécessaires».

Quand les crues ou la débâcle des glaces causaient des catastrophes, la ville traitait avec un passeur (nous l'avons déjà écrit en narrant la mésaventure de Charles IX). Ces passeurs se faisaient payer, bien sûr, et une partie des sommes perçues était affectée à la réparation de l'ouvrage endommagé.

En 1805, plus de pont-levis. En 1862, on refait 3 arches et le tablier en dos d'âne devient horizontal. A noter que jusqu'en 1924 on trouve toujours de petits immeubles sur le pont. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

1924 est une date importante puisque l'on voulut rénover l'ouvrage et construire plus moderne. Fatalité !! La partie sud, privée de contretablement s'écroula. Enfin, 3 arches métalliques succédèrent à la quinzaine d'arches de naguère. Pauvre pont ! Il ne devait durer que 20 ans puisque les Allemands, lors de leur retraite devant les Américains, le firent sauter le 12 août 1944.

LE PONT DE PIRMIL ET LES GUERRES :

Déjà, en 1366, le pont fut l'objet de rudes combats. Il fut assiégé et pris par les troupes de Bertrand du Guesclin. Au terme d'un second traité de Guérande 1381, le comte fit amende honorable et restitua la forteresse.

Pendant les guerres de Religion et les troubles que suscita la Ligue, Pirmil fut un point stratégique pour

les antagonistes catholiques et protestants. Soubise, Benjamin de Rohan, l'un des chefs Huguenots qui défendait sa ville natale, la Rochelle contre les troupes royales de Louis XIII, faillit prendre le contrôle du pont en 1625. En fin de compte Louis XIII céda aux supplices des États, abandonna la Place et donna l'ordre de démanteler la forteresse.

En fait, un encadrement militaire avec ses capitaines : Nicolas Bouchard, le Cardinal de Richelieu (qui se fit vite remplacer par le Duc de la Meilleraye), le Duc de Brancas... assurait la garde grâce à une milice bourgeoise.

M. de Berranger donne une image précise du bâtiment : «les courtines reliant 3 tours, dessinaient un quadrilatère fort irrégulier. En aval du Pont au nord s'élevait la plus grosse tour (Tour du Duc, ou de la Loire). Sur le front Ouest, un ouvrage avancé couvrait les remparts. Le côté sud entre les tours de la Sèvre à l'ouest, et la tour de l'Amiral à l'est, était percé d'un pont-levis et renfermait, au rez-de-chaussée, des prisons. Quant au quatrième côté, il constituait une simple courtine de la tour de l'Amiral à la tour du Duc. Une fois la première tour démolie, il ne resta bientôt plus rien du château.

En 1805, le pont-levis disparut, mais les dernières arches du nord restèrent seulement couvertes de poutres de bois, afin de couper aisément le passage à de potentiels envahisseurs.

Le pont de Pirmil fut-il la cause indirecte de l'échec des Blancs devant Nantes, lors de la guerre civile sous la convention ? On sait que l'armée Vendéenne, sous le commandement de Charette-de-la-Contre, devait attaquer la ville demeurée républicaine, par le sud. La grande Armée catholique et royale, simultanément, pénétrait par le nord-ouest, dans la cité. Or les Vendéens ne traversèrent pas la Loire et s'arrêtèrent à Pirmil. Était-ce une résolution délibérée de Charette ? Nul ne peut l'affirmer.

Il est possible que la démolition de la dernière arche de bois fut considérée comme créant un obstacle difficile à franchir.

C'est cet ingénieux artifice de défense qui jouera encore son rôle décisif en Juillet 1830, contre d'éventuelles attaques des rebelles venant de Vendée. Guépin alors âgé de 25 ans fut avec son ami S. Hersant de ceux qui élevèrent des barricades.

En 1911, la modernisation du pont avec tablier plus large et suppression de toutes les piles sauf deux, amorçait un programme de bassin de marée. Il était en cours quand la guerre de 1914 éclata, ce qui entraîna l'interruption des travaux pendant 5 ans.

Les Nantais savent (ou devraient savoir), que lors du débarquement des Américains et de leurs alliés en Normandie, et leur avance victorieuse vers le sud, les Allemands ayant déserté Nantes pour protéger leur repli firent sauter le pont de Pirmil. La travée nord fut disloquée et la travée centrale, la plus grande, s'effondra dans le fleuve. Cette partie fut touchée grâce à deux barges qui avaient pu y passer des hauteurs.

Pour traverser la Loire, le génie dut aménager un pont provisoire sur caissons flottants, puis un pont de bois de 6 m de large et de 285 m de long.

Ce dernier fut reconstruit en Octobre 1947, amélioré en largeur.

Quelques souvenirs personnels pour clore cet article. Ma Femme avait un oncle sellier-bourrelleur qui habitait une maison se trouvant sur la partie sud du pont. A cette maison on avait même adjoint un poulailler. Lors de la montée des poissons migrateurs (ou lors de leur avalaison) mon épouse regardait toujours avec étonnement les carrelers renversés ancrés entre les culées pour pêcher les aloses, voire les saumons. En 1924, l'oncle fut prévenu, par les Ponts-et-Chaussées que des bruits insolites étaient signalés entre deux piles. Il devait donc déménager dans les plus brefs délais... ce qu'il fit pour Pont Saint Martin.

Autre souvenir très présent dans la mémoire de notre couple. En 1946, à la fin de la guerre, quelques femmes de grand cœur ayant perdu, qui un fils, qui un mari, eurent l'idée de fonder une «Maison de l'Enfance» pour les fils et filles des fusillés ou déportés dont les familles se trouvaient en difficultés matérielles ou morales.

Une assistante sociale vint nous prévenir que 7 enfants orphelins de père étaient hébergés à l'Hôpital St-Jacques. Le papa, qui faisait partie de Résistance fer, avait été abattu à bout portant, à Conquereuil.

La boucherie avait eu lieu sous les yeux de la mère. A cette femme fortement traumatisée, les Chemins de Fer du PO avaient accordé un passage à niveau en pleine campagne. La solitude ne fit qu'aggraver son état. Sa raison étant provisoirement ébranlée, elle ne s'occupait que médiocrement de ses 7 enfants. Pouvions-nous prendre tous ces gosses au Grand-Blottereau ? Statutairement cela était impossible, certains étant beaucoup trop jeunes.

Nous nous rendîmes à l'Hospice St-Jacques, et miracle, à la vue d'un bébé de 14 mois marchant avec hésitation, ma femme ne put faire taire des sentiments quasi maternels. Alors oubliant les sacro-saints statuts de la Maison de l'Enfance, nous voilà en route vers le Grand-Blottereau via le pont sur caissons, qui permettait de franchir la Loire.

Mon Épouse a le bébé, Jeannine, dans les bras et moi j'ai juché le puiné Raymond sur mes épaules, quatre aînés suivent puisqu'une fillette est restée à St-Jacques pour soins.

L'une des orphelines devait être marrainée, à Paris, par Madame Roosevelt, mais beaucoup plus important : le petit «Bout de Chou» de 14 mois est restée notre fille de cœur.

Sources : Évocation du Vieux Nantes : Henri de Berranger.
Nantes et ses ponts : R. Prénaud.
Archives de la Société Académique.
Souvenirs personnels.

Marcel CHOUTEAU



QUELQUES DÉTAILS SUPPLÉMENTAIRES SUR L'HISTOIRE DU PONT DE PIRMIL



La Loire, ce fleuve majestueux, royal, parfois violent, a souvent causé beaucoup de difficultés à ceux qui voulaient le traverser non pas en barque ou parfois à gué, à certains endroits, mais grâce à un ouvrage d'art.

La traversée de la Loire était indispensable pour permettre communications et commerce entre la Bretagne et le Poitou.

Quand Nantes n'était encore que le pays des Namètes, la Loire coulait paresseusement entre ses deux rives que deux mille mètres séparaient. Des bancs de sable apparaissaient à marée basse, apportés par le courant. La position de ces bancs était fluctuante¹. Comment envisager de construire un pont appuyant ses arches sur un terrain aussi mouvant ? Car il fallait aller de Pirmil à ces îles puis ensuite à Nantes¹.

Mais les alluvions apportées par le fleuve s'amoncelaient progressivement sur les sables, formant des îles basses qui se transformèrent petit à petit en «prées»¹ (prées ou prairies de la Hanne qui deviendra beaucoup plus tard, l'île Gloriette, de la Bièche ou Biesse, de la Madeleine, de la Saulzaie sur laquelle de beaux hôtels furent édifiés et s'appela alors l'île Feydeau). Ces îles servirent au IX^e siècle de refuge aux Normands.

Un pont semble indispensable. Ainsi, dès le IX^e siècle, le premier pont de Nantes naît, sous la forme d'une passerelle posée sur pilotis. La construction de ce premier pont est attribuée tantôt à un roi breton Salomon III, tantôt à un roi franc Charles le Chauve. Mais il semble que ce soit Alain III le Grand, qui régna de 879 à 907, qui ordonna la construction de l'ouvrage¹.

A lors commence l'histoire du Pont de Pirmil qui n'a pas toujours porté ce nom sous sa forme actuelle. Il s'est écrit Pont de Pilemil ou Pilemy puis Piremil ou Piremy et enfin Pirmil. Certains pensent que Paulus Emilus, proconsul romain des Armoriques «voulut rebastir ce costé méridional de Nantes», lequel s'appelle le faubourg de Piremil, ce nom voulant dire par déformation Paul Émile.

M. Stéphane de la Nicollière explique l'étymologie de ce mot : «le bourg de Pilemil, maintenant Piremil, est une appellation dérivée sans doute de pila miliaria, borne des routes romaines venant aboutir, et converger à ce point!...»

Toutes les constructions faites se révèlent fragiles à cause de crues et des glaces charriées par le fleuve pendant certains hivers. La technique et les matériaux utilisés n'étaient pas comparables à ceux employés de nos jours. C'est ce qui explique que cet ouvrage fut détruit et reconstruit plus de vingt fois.

Ce n'est pourtant pas faute de l'entretenir ou d'essayer de le faire. Conan III, duc de Bretagne, malade, invoqua tous les saints et promit, s'il guérissait de fonder (ce qu'il fit) un prieuré de la Madeleine et de donner à l'abbaye de Toussaint d'Angers. Les religieux, en même temps qu'ils priaient dans la chapelle et enseignaient, étaient chargés de surveiller «le Pont de Nantes» jeté sur la Loire de rive en rive sans interruption depuis Pirmil jusqu'au mur de la ville¹. On est au XII^e siècle, 1119 exactement. Vraisemblablement un péage devait être acquitté pour franchir le pont.

Celui-ci fut souvent mis hors de service : Charles IX, Roi de France, fut obligé de remonter jusqu'à la Chebuette, en amont de Nantes, pour traverser en gabarre le fleuve et débarquer à Thouaré. Mais il accorda par lettre patente cent cents pieds d'arbres de ses bois pour la réparation du pont en 1568.

Apravant, au XIV^e siècle, le duc Jean IV chargea Nicolas Bouchard de construire une fortresse dont le rôle était de protéger la tête de pont sur la rive sud. En 1450, existe un gouverneur des ponts d'entre la Saulzaie et Pirmil.

La rupture du pont provoqua bien des ennuis. C'est ainsi qu'en 1564, «les glaces, gelées et neiges ont été si grandes qu'une grande partie du Pont de Pirmil est tombé en ruynes. A cause de laquelle rupture, le grand cours de la dite rivière qui passait devant et joignant la dite ville de la Fosse de Nantes a pris son cours vers le dit Pont de Pirmil où est la dite rompture, et par ce, la rivière du côté de la dite ville est grandement dymnuée et blessée, tellement que si bien tost n'est pourvu à la réédification des dits ponts, le navigage cessera parce que les navires venant de la mer et bateaux venant d'amont ne trouveront eau suffisante pour aborder la dite Fosse et ville de Nantes»².

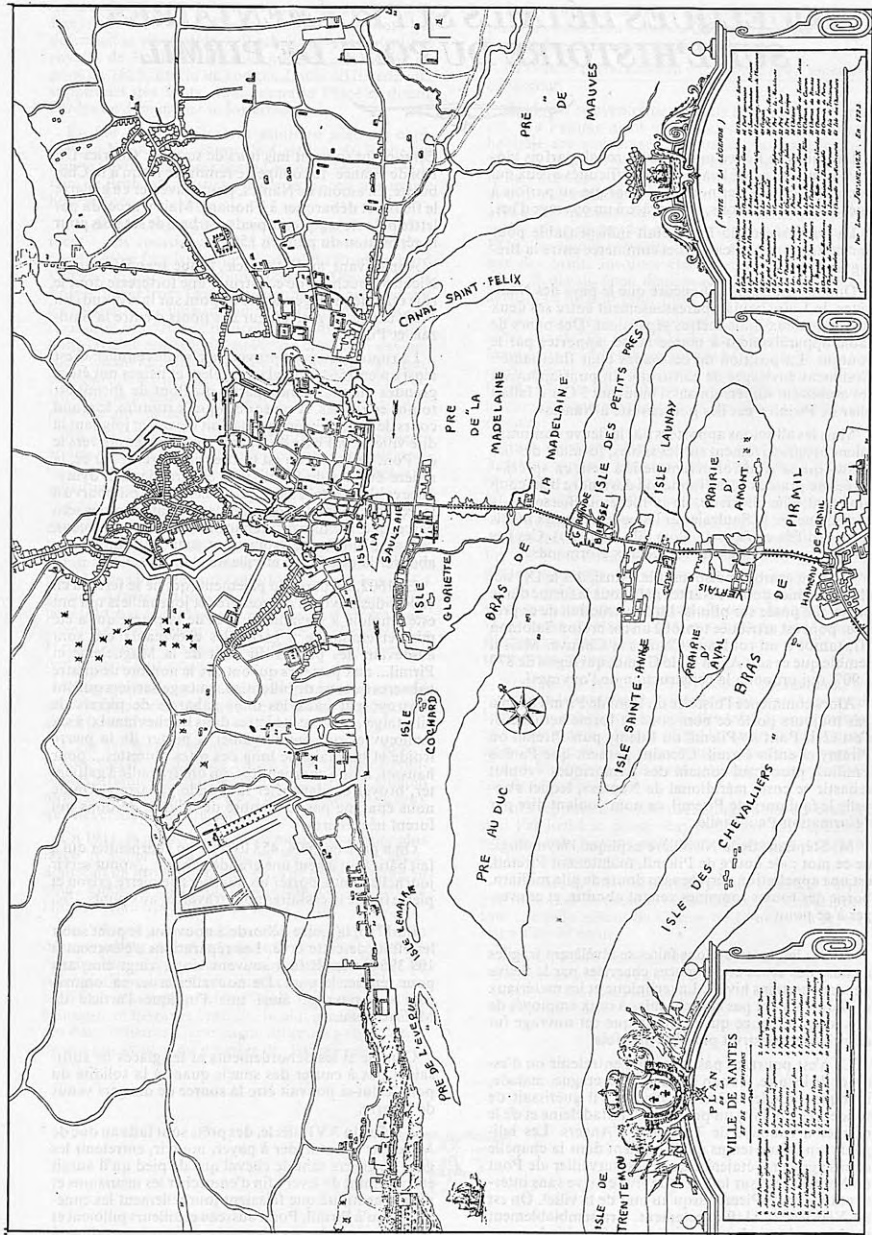
En 1602, on parle du paiement (qui ne se fera qu'en 1604) «des ouvriers manoeuvres et journaliers qui ont esté employés à travailler à tirer de la pierre qui a esté mise et employée à garnir les chevreaulx qui sont au-devant des pilliers du pont de la Magdeleine et Pirmil... aux perreurs qui ont tiré le nombre de quatre gabarres de terre de billotaige... aux gabarriers qui ont charroyé par eau les dites gabarres de pierres de billotaige... qui ont été jetés dans les chevreaulx, à six manoeuvres qui ont travaillé à porter de la pierre froide et billotaige le long des dites murettes... pour hausser, à cinq charpentiers qui ont travaillé à galfaieter, broyer et planchéier la grande gabarre»³. On ne nous épargne pas le nombre de milliers de dons qui furent nécessaires.

On a payé en 1604, 453 livres à un charpentier qui a fait bâtir tout à neuf une grande gabarre... «pour servir journallement à porter les quartiers de pierre grison et pierre froide nécessaires pour travailler aux ponts...»³.

En 1716, la Loire déborde à nouveau, le pont subit les effets de cette crue. Les réparations s'élevèrent à 109 395 livres. Il faut souvent vingt, vingt cinq ans pour réparer le pont. De nouvelles crues endommagent cet ouvrage ainsi que l'indique l'article de M. Chouteau.

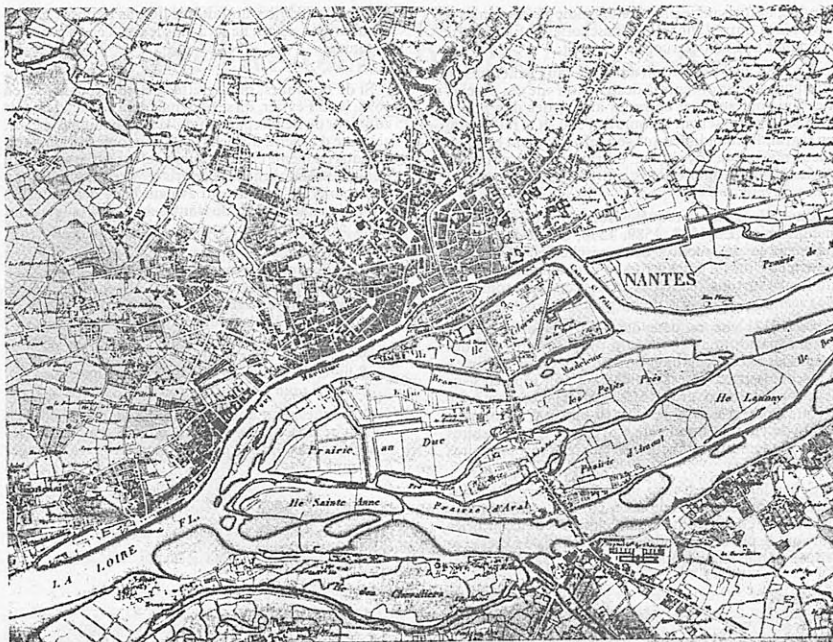
Comme si les débordements et les glaces ne suffisaient pas à causer des soucis quant à la solidité du pont, celui-ci pouvait être la source de dangers venus de la terre.

A la fin du XVI^e siècle, des prêts sont faits au duc de Mercœur «pour ayder à payer, nourrir, entretenir les gens de guerre tant de cheval que de pied qu'il aurait été contraint de lever afin d'empêcher les incursions et voye d'hostilité que faisoient journallement les ennemis jusqu'à Pirmil, Pontrousseau et ailleurs pillioient et gastaient tout le pays lesquelz avaiet leur refuge à



Plan 1. — Plan au trait, de plume, lavé et rehaussé, par Louis Jouannaux, 1722. Dimensions : 0 m. 970 X 0 m. 650 (A.M. Nantes, Il 157.)

Bien que le nivellement y soit très sommairement figuré, et malgré quelques inexactitudes dans les tracés, ce plan est l'image la plus fidèle que nous possédions de la ville au début du XVIII^e siècle.



Nantes 55. Plan de la ville en 1866. (Notez le rétrécissement des bras de Loire)

Chollet, La Garnache, Montagu et s'y fortifioient de jour en jour».

Le roi attache une grande importance à ce que le passage soit assuré ; aussi en 1682 confère-t-il la charge de «gouverneur de la ville et château de Nantes et tour de Pirmil ainsi que celle de lieutenant général en Bretagne à M. de Rosmadec».

Une vie active, commerçante, s'organise tout autour de Pirmil : «des maîtres cordiers exercent leur métier sur le pont moyennant 60 sous tournois par an à la ville». Celle-ci ne se contente pas du prix de ses locations ; il existait un péage à Pont-Rousseau (cédé à Nantes par le Comte de Rezé). En 1772, le pont étant reconstruit, des droits étaient notamment levés à la tour de Pirmil, d'abord au profit du prieur de Saint Jacques, puis à celui de la ville de Nantes².

Des moulins à eau ont été construits dès le règne de Charles IX. Les habitants en demandaient, ils n'eurent d'autorisation que pour en édifier deux. Mais cela n'était pas gratuit, il fallait acquitter une redevance deux fois par an à La Recette ordinaire de Nantes.

Nous savons que Jérôme Pichon s'installa maître boucher, rue Saint Jacques. Il existait aussi un tisserand Grellier «rue Saint Jacques, sur les Ponts de Pirmil qui emprunte mille livres à un certain Joseph Bernon» pour s'installer. En 1722, un négociant à Nantes, habitant le faubourg de Pirmil «cautionne le capitaine de la Lara d'Amsterdam, touchant l'exécution d'une ordonnance de santé au sujet de cinq balles de coton filé à Jérusalem qu'il a à son bord». Ce coton devait alimenter les tisserands.

En 1765, une enquête fut ouverte sur la fabrique de vernis mastic «propre pour l'enduit de vaisseaux, câbles et cordages» fabrique elle aussi installée au faubourg de Pirmil par Guillaume Martin et Cie³.

Impossible de concevoir la vie sans boulangeries ; elles se sont ouvertes à Pirmil et Vertais. Une sentence de justice ordonne que la boutique de Jean Daviaud soit murée pendant un mois pour vente de mauvais pain.

Un chapelier installé, lui aussi à Pirmil, a maille à partir en 1747 avec les autorités puisque l'on trouve trace de «la saisie de huit chapeaux de laine communs sur sa femme, qui les entrain en ville sans les avoir présentés à la visite».

Certains ont un métier moins répandu, comme Bertin, moutardier à Pirmil, qui refuse de laisser visiter sa fabrique sans l'autorisation des moines de Saint Jacques et à qui l'on répond que son établissement dépend de Nantes et non de Saint Jacques.

*

Des pêcheries fonctionnent depuis très longtemps mais elles sont «malmenées» par la chute des arches du pont.

Mais pour beaucoup, il faut détruire ces pêcheries. Dès 1568, une ordonnance des maire et échevins est prise pour faire procéder le plus promptement possible à la démolition des «rotreaux et pêcheries des ponts de Pirmil».

En 1577, une procédure est ouverte entre les propriétaires et les fermiers. Une sentence du présidial est

rendue, autorisant le procureur syndic «à faire enlever les bois et autres choses des pescheries» afin de faire travailler à la reconstruction du pont.

En 1583, une requête est adressée «aux généraux en Bretagne» pour obtenir la destruction «de ces pescheries qui sont souz et entre les arches des dits ponts, lesquelles empeschent le cours de l'eau, et la retiennent en si grande abondance que son refoul violent et impétueux n'ayant sa voye libre... esbranle les dits pontz, en sorte que desjà en plusieurs endroits yls sont partis et entre ouvertz...».

En 1586, d'autres requêtes sont formulées pour le même objet. En 1587, 1589, 1590, des ordonnances intiment la destruction des «pescheries». Que leur reproche-t-on ? d'entraver le bon écoulement de l'eau du fleuve surtout quand des arches sont déjà tombées, de créer ainsi une sorte de barrage.

En 1711, une requête des maire et échevins de Nantes paraît pour obtenir du roi la suppression des pêcheries avec indemnités aux propriétaires. Enfin en 1714, la destruction est décidée, on doit réparer «sur les propriétaires riverains 662 l 10s 6d» «formant avec 3 850 l de la ferme des pescheries, faite par la communauté de ville, la somme de 4 512 l 10s 6d nécessaires pour l'indemnité annuelle affectée aux propriétaires des roteaux».

Cependant, la paroisse de Sainte-Croix n'est pas satisfaite car elle s'estime lésée par la démolition des pêcheries ; elle en souffre par ce que les deux prairies qui sont le pré de la Madeleine et les prés de Biesse se trouvent plus élevés que les autres terrains et deve-

naient plus fertiles du fait des limons déposés par les inondations, ce qui ne sera plus le cas, l'eau s'écoulant librement.

Si de nos jours, on regrette certain vandalisme, en 1698, le 15 Février, on se plaignait déjà des agissements «du sieur de Beaurepaire, habillé d'un habit pasté clair, galonné d'argent, du sieur de la Plissonnière d'un habit presque de même couleur aussy galonné d'argent et du sieur de Brandy, habillé de gris fer avec des boutons à boutonnière d'argent» qui avaient brisé des lanternes publiques dans la ville de Nantes mais aussi sur le pont de la Madeleine, une rue de Pirmil et une à Pont-Rousseau.

Ces trois hommes ont été condamnés à payer :

- 50 livres pour les lanternes,
- 15 livres pour la réparation des dites lanternes,
- 115 livres 12 sols pour les dépens,
- 4 livres 10 s pour les conclusions préparatoires,
- 9 livres pour les conclusions définitives,
- 8 livres 10 s pour le retrait de la sentence,
- 28 sous pour la signification².

On peut espérer que place et pont de Pirmil nouvellement réaménagés ne seront plus le théâtre d'actes répréhensibles et subiront sans dommage les outrages du temps.

Suzanne MARTINOT

Bibliographie :

- 1 - Charles Bouguin fils - Bulletins de la Société Archéologique et Historique de Nantes.
- 2 - Archives Municipales.



- Explication des lettres de la*
D. S. Pierre
E. S. Pierre
F. Le Chiffre
G. La Tour des profaneurs
H. Pillemy
I. Les lanternes
J. S. Madeleine
K. Les lanternes
L. Le Palais
M. Les lanternes sur l'île de la S. P. le Financier et Michel
N. Le Palais de Justice & le Paroissien de Paris
O. Le Palais
P. Les lanternes

Vue perspective de Nantes au XVI^e siècle.
(A noter curieusement sur la légende «Pillemy» en 11..)



ÉGLISE S^t JACQUES NOTRE DAME DE BONNE-GARDE



PAROISSE SAINT JACQUES

L'Église Saint Jacques de Nantes date de 1180.

Sont anciens le Chevet et le Transept avec deux Chapelles. Le Chevet est de style roman ancien, dont le chef-d'œuvre est l'Église Saint Serge d'Angers. De l'époque primitive datent quelques chapiteaux. L'un d'eux est fort beau et représente les raisins de la terre de Chanaan.

Il existe une statue de la Vierge du XVIII^e, ce devait être N.D. de Bon Secours, mais on a remis à Sainte Croix la statue vénérée dans l'Île de la Saulzaie. La Paroisse fut d'abord un Prieuré de l'Ordre de S^t Benoît. Il en reste un bâtiment fort beau du XVII^e siècle à l'actuel Hôpital Saint Jacques.

S^t Jacques était une étape des Pèlerins de Compostelle.

La façade actuelle date du XIX^e siècle.

Abbé AUMAITRE

NOTRE DAME DE BONNE-GARDE

Ce Sanctuaire charmant situé sur la route de Poitiers, à la sortie de Nantes, aurait une origine miraculeuse analogue à celle de plusieurs sanctuaires de la Vierge, spécialement N.D. du Chêne en Franche-Comté et N.D. du Chêne près de l'Abbaye de Solesmes.

Abbé AUMAITRE

L'HOPITAL S^t JACQUES



I - LES ORIGINES PRIÉURALES

L'Hôpital Saint-Jacques est implanté au sud de la ville de Nantes, sur l'emplacement de l'ancien Prieuré de Pirmil. Ce nom proviendrait du latin Pila Milliavia, c'est-à-dire borne ou pile millière (pil...mil...). Cette borne marquait un important carrefour de voies romaines.

L'origine exacte du Prieuré demeure inconnue. Selon N. Travers, prêtre du Diocèse de Nantes souvent critiqué en tant qu'historien, la Communauté de Saint-Jacques aurait été fondée par un seigneur anglais, le nom de Saint-James ayant été donné à la chapelle conventuelle de Pirmil. Dom Lobineau écrit dans son « Histoire de Bretagne » (1707) : « Le Prieuré de Saint-Jacques de Pirmil, dont la date de fondation n'est pas connue, remonte à une époque antérieure au XIII^e siècle ». Il est dit d'autre part, dans un accord entre la Mairie de Nantes et le Prieur de Pirmil daté de 1643, que « le Prieuré est fondé d'antiquité par les Ducs de Bretagne ».

La chapelle aurait été bâtie entre le 11^e et le 12^e siècle sur les ruines d'un sanctuaire plus ancien. Des vestiges d'une construction romaine ont été mis à jour

De miraculeuses lumières auraient signalé l'existence de cette statue jusque-là inconnue.

Les moines du Prieuré de S^t Jacques l'auraient placée dans leur Église, en vain. La statue serait revenue au même endroit, on l'aurait donc laissée en ce lieu par elle choisie.

Quoiqu'il en soit, les gens continuaient de venir prier en ce lieu. Une pieuse tertiaire de S^t François, domiciliée en la Paroisse Saint Jacques, prit l'initiative d'ériger en cet endroit privilégié une modeste chapelle en l'honneur de Notre-Dame. La famille l'aidera et elle contacta même le Duc de la Meilleraye, Maréchal de France et Gouverneur de Nantes.

Le 4 Novembre 1557, la Sainte Messe fut célébrée dans la modeste chapelle.

Vinrent les jours de la Révolution Française, la Chapelle fut fermée et le Trésor pillé.

Cette pauvre Chapelle tombait en ruines. Un saint prêtre, Monsieur l'Abbé Durand, précédemment Curé de S^t Julien-de-Concelles, fut nommé à S^t Jacques. Déjà, en 1843, il avait, à S^t Julien, restauré la Chapelle de N.D. de Léard aux rives de la Loire.

Il restaura N.D. de Bonne-Garde. Et la gracieuse chapelle que l'on voit actuellement est toujours visitée assidûment et demeure très fréquentée par les habitants du quartier S^t Jacques.

au milieu du XIX^e siècle, lors de la démolition d'un contre-mur élevé en 1484, époque à laquelle l'évêque de Dol, Thomas James, restaura l'église qui tombait en ruines. Les armes de Thomas James figurèrent au-dessus de la porte, ce qui peut expliquer la controverse entre l'Abbé Travers et les autres historiens.

Les fonctions spirituelles et hospitalières des moines de Pirmil sont incontestables : « Je crois que les moines de Pirmil ont été appelés dans le principe, pour assister les nombreux voyageurs qui en tous temps affluaient sur la rive gauche de la Loire. Les ponts de Nantes ont été, jusqu'à notre époque, le passage le plus commode et le plus sûr pour se rendre de Vendée en Bretagne... il n'est donc pas admissible que Pirmil ait été dépourvu d'une aumônerie ». (Léon MAITRE - Assistance Publique de la Loire-Inférieure avant 1789 - p.267 - Archives Municipales du Département de Loire-Atlantique). Le livre des procès-verbaux de l'Archidiacre Briset (1684) indique d'autre part que « le Prieuré est chargé de l'office canonal et de donner le pain de... (illisible) septiers, de bled, seigle, aux pauvres de la paroisse et autres s'il y en a à suffire ».

A la fin du XVII^e siècle, les Bénédictins de Saint-Maur, établis à Blanche-Couronne près de Savenay,



Vue sur les quartiers Pirmil et S^t Jacques vers le milieu du XIX^e siècle

demandant l'autorisation de se fixer dans un faubourg de Nantes. Le Prieuré de Pirmil leur est accordé et ils en prennent possession le 1^{er} novembre 1694. Bientôt sa restauration devient indispensable. Ce sont les moines eux-mêmes qui terminent les travaux en 1713, notamment la toiture d'un nouveau bâtiment et les voûtes du cloître. Ce bâtiment connu sous le nom d'abbaye existe encore de nos jours : il abrite la « Providence ».

En avril 1789, le prieur prête serment constitutionnel, le monastère perd toute vocation religieuse et tombe dans le domaine des biens nationaux. Le 25 mai 1791, l'ancienne chapelle du Prieuré devient Église paroissiale Saint-Jacques.

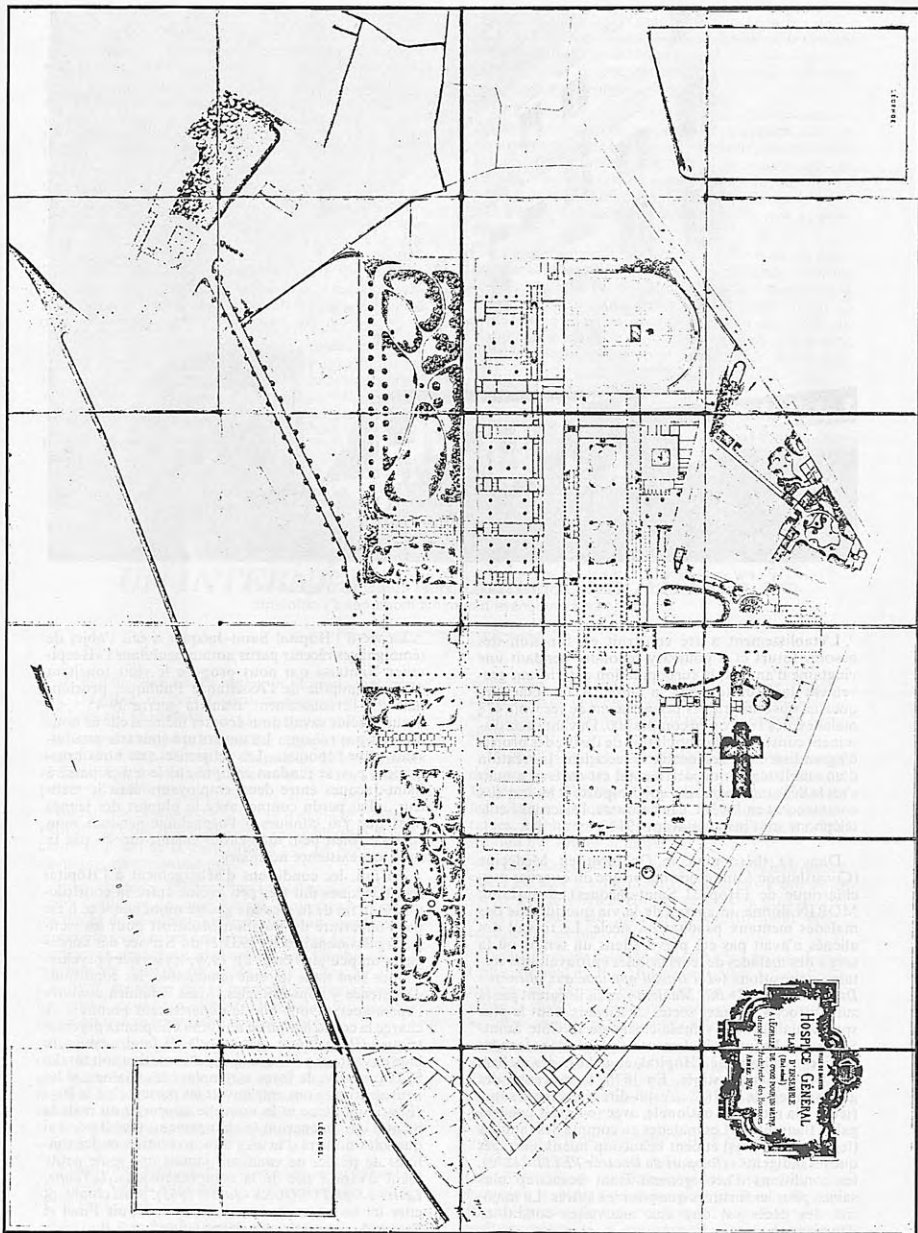
Devenu propriété du Département, le Prieuré est transformé en dépôt de mendicité. Les Hospices de Nantes estiment que les bâtiments conviendraient parfaitement au transfert de l'Hôpital Général du Sanitat dont « la majeure partie est dans un tel état de caducité et de dégradation que l'on peut craindre les accidents les plus graves. Cette situation, dont la réalité n'est que trop notoire, compromet la sûreté et même l'existence des personnes qui habitent cette maison ». (*Rapport du Préfet au Conseil Général - 1822 - Arch. Départ. Série M. - Rapport Léon MAITRE*). Créé à la fin du XVI^{ème} siècle pour y installer les pestiférés à l'écart de l'agglomération, le Sanitat est devenu dans les années 1830 tout à la fois un dépôt de mendicité, un asile d'enfants trouvés, un refuge pour les femmes de mauvaise vie, une maison de retraite pour les vieillards de tout rang, un asile d'aliénés, une maison de force, de détention et de correction, un atelier de manufactures, enfin, comme le dit encore L. MAITRE, une maison de commerce. (*Jean-Loup MORIN, thèse pour le Doctorat en Médecine*).

Le déplacement du Sanitat est donc décidé et, en 1831, le département cède à la ville l'ancien Prieuré de Saint-Jacques de Pirmil.

II - UN SIÈCLE DE LATENCE

Les travaux peuvent commencer la même année. Il s'agit de rénover les anciens locaux du Prieuré et de construire un ensemble de bâtiments comprenant d'une part la partie hospice et d'autre part le quartier des aliénés, les jeunes filles orphelines étant logées dans l'abbaye. La chapelle s'élève au centre de l'établissement. Sa façade, de style néo-grec, est formée d'un fronton triangulaire dont la base repose sur quatre colonnes. L'édifice est actuellement en cours de restauration.

L'Hôpital Général Saint-Jacques ouvre ses portes à la fin de l'année 1834 alors que de nombreux aménagements restent encore à faire : « Les jardins n'existaient pas et étaient remplacés par des terres incultes et accidentées... les chemins, les cours n'étaient pas nivelés. Le mobilier réduit au strict minimum... » (*« Du travail appliqué aux aliénés », Doct. BOUCHET - Bib. Municip.*). L'architecture est simple, fonctionnelle, spécialement étudiée pour les malades mentaux selon les conceptions de l'époque. L'ensemble des documents d'archives hospitalières avait été classé et recensé par Léon MAITRE qui en avait publié le catalogue. Malheureusement, la plupart des plans architecturaux et les descriptifs qui leur étaient liés ont disparu au cours des bombardements du 16 septembre 1943. Cependant, un plan dressé en 1874 par l'Architecte des Hospices nous donne une image de Saint-Jacques à la fin du XIX^{ème} siècle.



CHURCH

CHURCH





1989 - Hôpital Saint-Jacques - (Photo S. Pageot)
(bâtiments anciens et bâtiments modernes s'y côtoient)

L'établissement a été construit en fonction des besoins futurs et il pourra y répondre pendant une vingtaine d'années, la surpopulation détériorant gravement la situation par la suite. A l'origine, les quartiers psychiatriques permettaient de recevoir 478 malades, dès 1866 on en compte 600. Devant l'accroissement constant de la population de l'asile, des projets d'agrandissement des locaux se succèdent, la création d'un établissement départemental est envisagée mais c'est la décision d'agrandir qui l'emporte et les travaux commencent en 1903. L'eau courante, l'électricité et le téléphone sont installés avant 1914.

Dans sa thèse pour le Doctorat en Médecine (Contribution à une étude historique du quartier psychiatrique de l'Hôpital Saint-Jacques), Jean-Loup MORIN donne un aperçu de la vie quotidienne des malades mentaux pendant un siècle. Le travail des aliénés n'avait pas été prévu «dans un temps où la sortie des malades de leurs cellules éprouvait une certaine opposition» (*«Du travail appliqué aux aliénés» - Doct. BOUCHET - Bib. Municip.*), mais ils furent par la suite associés à toutes sortes de travaux dont le plus spectaculaire fut le remblaiement de la Côte Saint-Sébastien. Ils furent également employés dans tous les services généraux de l'Hôpital, en dehors des ateliers qui leur étaient destinés. En 1875, la moyenne des guérisons est de 34,28 %, c'est-à-dire légèrement supérieure à la moyenne nationale, avec toutefois une inégalité flagrante : «Les malades au compte des familles (les pensionnaires) étaient beaucoup mieux partagés que les indigents» (*Rapport du Docteur PETIT - 1875*), les conditions d'hébergement étant beaucoup plus saines pour les fortunés que pour les autres. La majorité des décès est due aux mauvaises conditions d'hygiène.

La vie à l'Hôpital Saint-Jacques a fait l'objet de témoignages récents parus notamment dans l'«Hospitalier Nantais» qui nous propose le récit touchant d'une ex-pupille de l'Assistance Publique, pensionnaire de l'établissement avant la guerre 39-45 : «... Sœur Placide savait nous écouter même si elle ne nous donnait pas raison... La nourriture était très satisfaisante pour l'époque... Les religieuses...ne nous brusquaient pas, se rendant compte que le temps passé à Saint-Jacques entre deux employeurs était le meilleur... J'ai perdu contact avec la plupart des jeunes filles que j'ai connues à l'orphelinat pendant mon enfance. Bien peu, malheureusement, ont eu par la suite une existence normale».

En fait, les conditions d'hébergement à l'Hôpital Saint-Jacques ont très peu évolué entre sa construction et la fin de la seconde guerre mondiale si ce n'est par l'ouverture du Pavillon Montfort pour les vieillards pensionnaires en 1933 et du Service des contagieux un peu plus tard. En 1939, les services psychiatriques sont dans un état lamentable, les conditions d'existence y sont difficiles. Mais il faudra attendre l'après-guerre pour que le département prenne à sa charge la construction de nouveaux hôpitaux psychiatriques (Pont-Piétin, Montbert). Il faudra attendre bien davantage pour que la transformation soit totale. Si la camisole de force a remplacé les chaînes, si les neuroleptiques ont entr'ouvert les portes, c'est la Psychiatrie moderne et la nouvelle approche du malade mental qui amèneront le changement, tant il est vrai que «des milliers d'heures d'incarcération et des millions de pilules ne vaudront jamais une seule petite leur d'espoir née de la compréhension». (*Yann, Lettre à Jean TUSQUES - Juillet 1965*). Mais comment citer ici les noms de tous ceux qui, depuis Pinel et Esquirol, ont participé à cette œuvre ?

III - LA MUTATION

La guerre de 1939-1945 amène des changements radicaux pour l'Hôpital Saint-Jacques. Le 16 Septembre 1943, l'Hôtel-Dieu est presque complètement détruit par les bombardements. Très vite, les malades et les blessés sont évacués vers les établissements alentours, notamment vers Saint-Jacques. En 1945, sans imaginer qu'elle durera plus de vingt ans, on prévoit que la reconstruction de l'hôpital sinistré sera longue, d'où la nécessité de reconvertir les services de Saint-Jacques pour accueillir la totalité de ceux qui existaient à l'Hôtel-Dieu. Parallèlement, des établissements d'accueil sont achetés ou construits à l'extérieur : La Seilleraye à Carquefou, la Droitière à Mauves-sur-Loire, la Placière à Château-Thébaud. En 1967, le Nouvel Hôtel-Dieu ouvre ses portes, sans pouvoir accueillir tous les services de Saint-Jacques. Il faudra donc faire un choix qui sera laborieux.

L'idée d'un Hôpital Nord germe rapidement mais l'élaboration du projet sera longue. Dix-sept ministères le promettent, la décision de sa construction est prise en 1978 par le dix-huitième, Simone Veil, sous la municipalité d'Alain Chénard. L'Hôpital Guillaume et René Laënnec ouvre ses portes au début de l'année 1984.

Au cours des années 1975-1980, des questions se posent : doit-on raser Saint-Jacques ? Vendre le ter-

rain à des promoteurs pour en faire un quartier neuf ? Reconstruire un Hôpital Sud ? Finalement, le Conseil d'Administration décida de garder le Saint-Jacques historique et de reconstruire de nouveaux services médicaux sur l'espace libéré.

Le Saint-Jacques moderne offre, dans un cadre verdoyant, un ensemble hospitalier regroupant 1151 lits répartis en quatre secteurs : court séjour, moyen séjour (ou soins prolongés), long séjour (personnes âgées) et Psychiatrie. L'ouverture des Hôpitaux de jour en ville a fait passer le nombre des lits de psychiatrie de 600 à 375 à l'Hôpital même, traçant ainsi l'avenir de cette discipline.

La mutation de Saint-Jacques s'achèvera dans quelques années lorsque les hôpitaux périphériques seront fermés et les services de court séjour transférés à l'Hôtel-Dieu au profit des moyen et long séjours. Il symbolisera ainsi la double vocation du CHR de Nantes : une vocation régionale et nationale à la pointe de la technique et une vocation locale de service à la Cité.

Jacqueline, Jean TUSQUES

Avec mes remerciements au Docteur Jean-Loup MORIN, au Docteur Christian DE MONDRAGON, à Monsieur LANGEVIN, Directeur de l'Hôpital Saint-Jacques, au Service des Relations Extérieures et Internationales du CHR, à Monsieur SAVARIAU et à Monsieur UZUREAU, Directeurs Hospitaliers en retraite.

UN INTERNÉ PAS COMME LES AUTRES

Il s'agit de Jules Vallès, auteur de l'Enfant, le Bachelier, l'Insurgé, œuvres désormais classiques, puisées publiées par la Pléiade.

L'auteur est aussi le journaliste engagé qui se dressa devant le Coup d'État de Napoléon III, devenant communiste, passible de la prison ou de l'exil, voire du peloton d'exécution.

La famille explique-t-elle ce qu'il devint ? Un écrivain qualifié par Blavet de « triste drôle méritant d'être cloué au pilori de la postérité » et par Th. Gautier de « bête puante et venimeuse » ?

Jules est né en 1832 au Puy en Velay, fils de Jean-Louis Vallez et de Julie Pascal, issu, dira-t-il, de la misère et de la débête. Jean-Louis était passé par le séminaire, et avait obtenu le baccalauréat. Les paysans du Puy ne manquent ni d'orgueil, ni d'ambition. Le mariage de Jean-Louis et de Julie a lieu en 1829. L'épouse, marquée par la mort de 2 enfants devient hargneuse, économe, elle est jalouse des diplômes de son mari qui ne sont guère source d'aisance.

Le bachelier, quant à lui, rêve d'une chaire magistrale. Il achète même un remplaçant pour se soustraire au service militaire, ponction sensible dans le budget familial. Instituteur, Jean-Louis court les leçons particulières, étudiant pour obtenir une licence, aspirant à accéder à la respectabilité, plus près, certes, du pouvoir que des canuts.

Quand Jules vient au monde en 1832, bizarrement il est appelé Vallez, alors que son père signe Vallez pour l'État Civil.

L'enfant sera élevé à la spartiate, fouetté pour un

rien, mais aussi humilié par un vestiaire ridicule, confection de la mère. Devant ce dressage, Jules déjà se cabre : « faut-il tant souffrir pour devenir "un Monsieur" ? »

Voilà le père qui passe d'instituteur à l'Institut des sourds et muets, à maître élémentaire d'études, au Collège Royal du Puy. Comme la machine sociale veut transformer les futurs enseignants en hommes domestiques, il doit reprendre son poste d'instituteur à l'Institut des sourds et muets.

Dans la famille Vallez, arrivent d'autres naissances. Sur 7 enfants, 5 vont mourir. Est-ce parce que Jules survit que sa mère le corrige de plus en plus sévèrement ? Pense-t-elle qu'il doit souffrir pour eux... comme elle les pleure en soi ?

Le père rentre tout de même à titre provisoire au Collège Royal du Puy. Jules y sera élève à 7 ans $\frac{1}{2}$. Ce garçon, qui ne veut pas renier son ascendance paysanne et s'estime « fait pour grandir parmi les arbres et les foins », souffrira de maintes brimades.

Pauvre gosse qui ne respecte ni les souliers, ni l'argent ; pauvre père qui prépare l'agrégation mais qui n'est qu'un « pion » humilié, pauvre mère rongée par ses désirs d'être une dame, et que l'adultère du mari va durement frapper !!!

Qui sera le bouc émissaire ? Jules évidemment.

Jean-Louis Vallez est enfin admissible à l'agrégation. Toutefois le scandale de sa liaison provoque sa mutation à Nantes comme professeur au Collège Royal. Quelle joie pour l'enfant qui ne pense plus aux maîtres méchants, à son père désespéré, à sa mère

rongée par la jalousie. Nantes, c'est l'Océan, le grand large !! Illusions. Les tumultueuses tempêtes tombent dans l'eau douce et la rue Richebourg subit bien des inondations. Quant au père, il fait carrière, et comme son fils, travaille de son mieux, on ne pourra dire qu'il est le géniteur d'un cancre. Comprend-il que chez l'élève, la révolte sourd contre le monde des affaires, l'hypocrisie d'une caste privilégiée, contre les parents qui ignorent la tendresse ? Pauvre bouquet de fleurs offert par une cousine et que l'on jette ! Terrible pression, que celle qui veut faire de lui un rouage d'une injuste société !

«Assassins, assassins !» clame-t-il. Son père ne le considère plus comme un bon élève, mais il l'accuse d'être responsable de ses humiliations sociales. A la nature, nul n'échappe. Jules va être «initié» par une femme essulée, mais «comme il faut» - subjugué par l'aventure amoureuse, même inachevée.

En France, rien ne va plus. Le règne de Louis-Philippe est sapé par les corruptions, les drames passionnels, les émeutes. Les journaux et étudiants, imprimés à Paris, parviennent jusqu'à Nantes, une ville qui se souvient de 93 et ne tient pas au départ de son monarque.

Pourrait en 1847-48, voilà la campagne des banquets qui veut propager les idées de réformes. Ici et là, s'élèvent des barricades. Une révolte va établir un gouvernement provisoire. Cependant, l'exécutif sera vite lézardé par des luttes de tendances, telle celle sur les ateliers nationaux et la révolte finit dans le sang, durement réprimée par Cavaignac.

Jules Vallès devient alors l'un des meneurs d'un club de jeunes. Il demande (on se croirait en 68 !) : la suppression des examens, des diplômes. Il s'insurge contre la discipline des pions, affirme la nécessaire liberté de l'enfant. Il cherche même à partir pour Paris afin de s'enrôler parmi les volontaires défenseurs de la République et des insurgés de juin.

Belle occasion pour les modérés nantais de maudire ces anarchistes, ces criminels qu'il faut châtier !!

Le nouvel échec de Jules au baccalauréat est-il corrélatif à son audace ? Trop, c'est trop pour le père qui, du fait des outrances verbales de son fils, craint plus que jamais d'être destitué. Les coups étant sans effets, une seule solution, envoyer Jules à Paris. On trouve une pension à prix modique. Ouf ! pour le père. Ouf ! pour le fils libéré et soudain ambitieux. Trop beau, tout cela ! Le pensionnaire de M. Lemeignan est la risée de ses labadens. Alors, le dimanche, il fréquente les cafés, joue, n'hésite pas à faire le coup de poing. De plus en plus, il s'intègre dans le camp de ceux qui pleurent, les fusillés ou les «transportés», «fumier de vaincus».

La mère de Jules, venue à Paris voir son fils, s'effondre en l'entendant clamer qu'il ne veut pas devenir enseignant.

Toutefois, elle semble le comprendre, mais fait inutilement preuve de tendresse. Jules doit revenir à Nantes (il l'a promis) pour reprendre ses études. Que va faire ce révolté dans une ville à demi-soumise ? Nouvel échec scolaire, et le père se dresse une fois de plus contre l'adolescent rebelle.

Le climat social en France est fiévreux. Les élections présidentielles vont avoir lieu dans 2 ans. Jules est reparti pour Paris. Il couche dans la rue, vend ses livres de Prix pour s'habiller, siroter un gloria. Il veut être ouvrier. La faim, la misère seront son lot, mais quelles heures excitantes il vit avec les copains !

A son gré, Vallès va-t-il sauter du collège à l'atelier ? Un imprimeur refuse son embauche. Il restera un déclassé, une redingote défenseur des blouses. Il fréquente le monde des clubs : poètes, journalistes. Nouvel échec scolaire. Il lui arrive l'idée saugrenue d'enlever Louis-Napoléon Bonaparte !!

Mais ce ne sont pas quelques illuminés qui vont empêcher Louis-Napoléon Bonaparte d'être élu triomphalement Président de la République, puis après un coup d'état, l'Empereur Napoléon III.

La faible résistance, celle de l'héroïque Baudin, de Hugo, de Carnot... sont vaines. Résultat : près de 2000 morts. La répression

contre les révoltes s'opposant à la dictature est impitoyable. Le bras de Jules est atteint par des rhumatismes ? Que non point pour son père, ce sont des séquelles de son engagement sur les barricades ; sa mère, elle-même, malgré son actuelle tendresse, trouve son fils fou et criminel puisqu'il ne comprend pas l'intérêt de sa famille.

La loi de 1838 est là : le père a le droit, après accord d'un membre du corps médical, de faire arrêter son fils pour débilité mentale.

La folie !! Voilà la formule ignoble et impitoyable qui va permettre au père d'arriver à ses fins. La mère est désolée mais n'est-ce pas pour le bien de tous que son mari agit ? On trouve un docteur complaisant : c'est un notable membre résidant de la Société Académique (Société créée en 1798 et toujours aussi efficiente au point de vue culturel en 1989). Le médecin de famille n'hésitera pas à établir un certificat attestant que Jules Vallès est «atteint de troubles mentaux et manifeste des signes clairs d'exaltation».

Le 31 décembre, l'aliéné est conduit à l'Asile St-Jacques. Qui en est le directeur ? Le Docteur Bauchet. Cet aliéné, en 1848, était partisan d'une psychiatrie moderne. Il défend ses pensionnaires, refuse de les faire enchaîner.

L'Asile doit être une organisation communautaire apte à rassurer le malade. Hélas ! Nous sommes en 1852 et la pression du pouvoir est telle que le Dr Bauchet va «se rallier». Il signe le «certificat immédiat» exigé par la procédure qui autorise et justifie tout internement à l'Asile. Vallès y est décrit comme «affecté d'aliénation mentale caractérisée par la



Comme Naudin, député républicain, qui le 3 décembre 1851, se fit tuer sur une barricade du faubourg Saint-Antoine pour montrer aux ouvriers comment on pouvait mourir « pour 25 francs par jour » (l'indemnité parlementaire). Vallès éprouva, lors du coup d'état de Louis-Napoléon, l'indifférence des «blouses» - ces ouvriers que la République avait massacrés en juin 1848 et qui ne voulaient pas se battre pour la défendre. B. N., Paris / Arch. ERL.

royance en des tourments imaginaires, avec tendances suicidaires prononcées et complications d'une affection organique cérébrale. Cet état exige des soins spéciaux et la séquestration dans une maison d'aliénés.

Un nouvel examen le 15 janvier ajoute au diagnostic «une faiblesse d'intelligence avec lésion organique du cerveau, et désordres instinctifs dans ses actions».

Et voilà le soi-disant dément au milieu des fous réels, qui s'agitent, qui gesticulent, grimacent, geignent, qui hurlent, parfois monstres furieux aux pensées homicides ou suicidaires.

Les infirmiers chargés de maintenir un ordre apparent sont plus stricts que des gardiens de prison. Corollaire évident de cet enfer : Jules subit un choc physique et psychique épouvantable. Il ne peut réagir contre le découragement. Il ne peut même pas envisager une date quelconque pour son élargissement.

Deux fois, il va tenter de se suicider, en projetant sa tête de toutes ses forces contre les murs. Il racontera également «une nuit, je me réveillai en sursaut, à demi asphyxié. Un des pensionnaires dont la folie consistait à se croire chien, se tenait accroupi, devant moi, me léchant le visage. Comme je tentais de me dégager, il me fendit le crâne à coups de sabots».

Il est transféré à l'infirmerie. La vie y est plus humaine, les surveillants plus sensibles à la pitié.

Un infirmier voudra bien transmettre un courrier de Jules, écrit sur un papier de fortune. C'est un véritable SOS à ses amis du quartier latin qui s'inquiétaient de son silence.

Le père de l'un d'eux, Arnoult, Professeur à la Faculté, reçoit le mot de Vallès. Il contacte aussitôt un autre ami Ranc. Tous les deux menacent de faire éclater un scandale. Est-ce l'effet des remords ? Est-ce le constat d'une politique plus libérale ? Est-ce chez le Dr Bauchet une volonté de mettre Jules Vallès à l'abri de poursuites judiciaires ? Toujours est-il qu'une certaine honte tenaille le père et le médecin.

Le docteur Bauchet note tout d'abord une nette amélioration de l'état du malade mental, et puis le 2 mars 1852, il conclut à une «guérison miraculeuse».

C'est une extraordinaire volte-face : Jules Vallès est libre mais à l'heure de sa libération, il est comme un chien fou s'enfuyant à travers les rues, les ruelles pour rejoindre la rue Richebourg.

Deux mois d'internement, Jules Vallès est marqué à tout jamais.

Une de ses sœurs est morte de chagrin. La famille est déchirée.

Quel drame ! quel prélude à la vie d'un écrivain que l'on peut considérer comme l'une des grandes figures du XIX^e siècle !!

Il en portera les stigmates psychiques jusqu'à sa mort. Notre propos n'est pas de parler du Jules Vallès journaliste. Pour vivre, il écrit des papiers à tendance publicitaire, «Au cent mille paletots», au «Journal des Demoiselles» etc... Aussi bien que des chroniques boursières au Figaro !! Pour disserter de son œuvre d'écrivain, il faudrait beaucoup de numéros d'Annales... N'y songeons pas.

Une note bien sombre pour terminer cet article. La sœur de Jules, Marie-Louise, va être également internée à l'Asile St-Jacques, établissement dont elle sera sur le point d'être renvoyée, la mère ne pouvant pas payer la pension. Marie-Louise décèdera en 1859, toujours internée, à Montredon, près du Puy, deux ans après son père, mort à l'âge de 50 ans seulement.

Triste chronologie que celle d'une famille frappée par un funeste sort, mais dont le nom passera pourtant à la postérité grâce à Jules Vallès, pamphlétaire, journaliste, écrivain ayant su coudre «des morceaux de sa vie, aux morceaux de la vie des autres».

Source : l'ensemble de cet article est un condensé du début de l'œuvre de Max-Gallo «Jules Vallès».

Marcel CHOUTEAU



Jules Vallès

SOURDS ET MUETS

LA PERSAGOTIÈRE



Sourds et muets

Le sort des sourds et muets du 16^e à la moitié du 19^e siècle

Bien entendu on désigne par sourds-muets, les individus atteints tout à la fois de surdité et de mutité. La mutité, loin d'être une conséquence forcée de la surdité, se tient seulement dans sa dépendance par un effet de sa liaison naturelle. La surdité, en général, a pour cause une paralysie totale du nerf auditif, ou, au dire des médecins un amas de matière (sic) dans la cavité interne de l'oreille, ou un gonflement des glandes, ou une croissance dure qui bouche le conduit auditif etc... Ce fait avait échappé à l'attention d'Hippocrate et d'Aristote : un bénédictin espagnol, **Pedro de Ponce**, l'a mis le premier au jour. Il est bien constaté aujourd'hui que l'appareil vocal du sourd-muet et celui du parlant sont, à quelques exceptions toutefois, aussi bien organisés l'un que l'autre ; que les sourds-muets sont uniquement des sujets atteints de surdité et dont les organes sont susceptibles d'articuler ; que dans la majorité des cas où l'appareil auditif ne peut être traité avec succès, il est possible à l'appareil vocable d'entrer en fonction sous l'influence non plus de l'excitation auditive, mais de l'excitation visuelle imitative et au moyen de l'impression tactile des ondes sonores. C'est sur ces données qu'étaient basées au 19^{ème} siècle les diverses méthodes employées pour rendre la parole aux sourds-muets.

Pendant longtemps, on n'avait aucun vestige d'instruction chez les sourds-muets. Pendant les siècles qui précéderent l'établissement des asiles consacrés à leur soulagement, ces infortunés furent constamment voués au mépris, à l'ignominie, à toutes sortes de mauvais traitements, à la mort même, comme étant la lèpre de la société. Les lois romaines qui n'étaient guère tendres ne leur permettaient pas de disposer de leurs moyens... Mais elles exemptaient de cette disposition absurde les sourds de naissance auxquels la nature avait accordé la parole articulée : « Si enim vox articulata eis natura concessa est ».

Ces préjugés, enfants de la barbarie et de la persécution, semblaient accrédités par l'opinion que quelques théologiens avaient émises à ce sujet, sur la foi de certains passages de Saint-Paul et Saint-Augustin, et par celle des philosophes adoptant les assertions d'Aristote estimant que les sourds-muets étaient incapables d'apprécier toute la sublimité de la morale. **Pedro de Ponce** (décédé en 1584), bénédictin espagnol du couvent de Sahagunes, au Royaume de Léon, est le premier qui eut le courage de s'élever au-dessus des idées reçues, des préventions injustes. Dès lors brilla sur la destinée de ces êtres incomplets l'aurore de leur émancipation.

C'est aux soins éclairés de ce religieux que deux frères et une sœur du comte de Velasco, affligés de la même infirmité, parvinrent à remplacer l'ouïe par la vue et la parole par l'écriture.

L'impulsion une fois donnée, on vit nombre de savants de tous pays s'engager, avec plus ou moins de succès, dans la voie tracée par le bénédictin. Le premier instituteur de sourds-muets qu'ait possédé la France est le père **Vanin**, de la doctrine chrétienne, qui

s'aïda d'estampes dans l'éducation de sœurs jumelles sourdes-muettes. C'est chez sa malheureuse mère que la destinée, ou quelque ange, dirigea les pas de l'Abbé de l'Épée après la mort du père Vanin. Le saint prêtre résolut dès lors de se consacrer tout entier à la grande œuvre de l'émancipation intellectuelle de ces handicapés sensoriels.

Sans livre, sans guide, confiant en ses propres forces, il eut le dévouement nécessaire pour s'attacher à cette immense tâche. Son esprit judicieux avait découvert dans la langue mimique un puissant levier propre à remuer et vivifier les intelligences amoindries. C'est dans cette vue qu'il rédigea un projet de dictionnaire des signes dont il envoya l'original, dans l'état d'impression où il se trouvait, à son disciple l'Abbé Sicard.

Il espérait passionnément pouvoir mettre la dernière main à l'ouvrage ébauché.

Ce ne fut que plus tard que l'Abbé de l'Épée porta son attention sur l'art d'apprendre à parler aux sourds-muets. La charité ardente de ce véritable apôtre qui embrassait un lointain avenir, lui fit solliciter du gouvernement une dotation afin de garantir après sa mort la perpétuité d'un établissement qui allait devenir la métropole d'une foule d'autres s'élevant à l'envi sur son prestigieux modèle, ici et là, dans nombre de pays du globe.

Louis XVI réalisa les vœux de l'Abbé de l'Épée, en lui accordant sur sa cassette une somme annuelle de 6.000 francs, indépendamment d'une maison voisine du couvent des Célestins. L'établissement fut érigé en **institution royale** en 1791, après avoir été soutenu pendant douze ans (1760-1772) des seuls deniers de l'Abbé. Ce fut dans la douce pensée que son œuvre ne périrait pas avec lui qu'il expira en 1789 au milieu des larmes amères de ses enfants chéris.

A cette époque, on évaluait, très approximativement, le nombre des sourds-muets existant en France à 20.000. D'après les données fournies à ce sujet par la Suisse, le Danemark, la Prusse et les États-Unis, on constate que le nombre des sourds-muets dépasse d'un cinquième celui des sourdes-muettes. Le nombre des établissements consacrés en France à leur éducation n'est encore que de vingt huit.

C'est dire le grand nombre de ces infortunés restant privés des bienfaits de l'instruction qui leur est due. Un préjugé, encore répandu dans le public, et qu'on ne saurait trop s'efforcer de détruire, affirme que l'infirmité se transmet du père ou de la mère à l'enfant. Pas un sourd-muet marié à une parlante ou à une sourde-muette m'a offert jusqu'ici ce triste exemple.

Pourquoi cet article de Ch. Jaoucart ? Tout simplement parce qu'il serait ridicule de parler du quartier Saint-Jacques sans évoquer le remarquable établissement des sourds-muets de la Persagotière, édifié sur la rive droite de la Sèvre-nantaise. En fait, c'est d'abord rue Crébillon qu'un mal entendant, René Dunan, avait en 1824 fondé une école spécialisée pour les adolescents sourds-muets. Il payait ainsi la dette de reconnaissance qu'il devait à l'Abbé Sicard qui l'avait éduqué.

Cet établissement fut confié en 1843 aux Frères de Saint Gabriel. C'est en 1856 que ces derniers achetèrent la Persagotière. L'ancien chemin de Vertou fut baptisé en 1890 rue du Frère Louis, du nom en religion de Louis Augustin Cailleau.

Depuis 1891, on y reçoit également les aveugles. Le logis primitif du XVIII^e siècle a été notablement agrandi, d'abord par l'adjonction d'une aile. Il est certain que la Persagotière est un établissement important, au personnel très qualifié, permettant le traitement de nombreux handicapés fonctionnels : audition, élocution, vision.

Mais que de progrès depuis le 16^e siècle jusqu'à ce jour pour soigner, guérir ou améliorer, faciliter les contacts humains avec l'entourage, ne plus rendre responsables de leurs infirmités ceux qui furent si longtemps considérés comme des parias.

Les méthodes modernes de l'audition figurant sur un audiogramme permettent de préciser le type et l'importance de la surdité. Le traitement dépend de l'affection causale : il peut être médical pour les surdités de réception (vitanothérapie, tissulothérapie) ;

local pour les lésions moyennes (injections transtympaniques de cortisone, insufflation tubaire) ; enfin, prothétique par amplificateurs électro-acoustiques.

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur le recours au geste. Certains signes gestuels sont en effet calqués sur l'écriture (emploi des signes alphabétiques ou dactylographie).

Tout ceci n'est qu'une approche très primaire d'une pathologie en pleine mutation.

Domage que nous n'ayons pas eu de documentation plus précise sur le remarquable établissement qu'est la Persagotière.

Notre article eut été plus original et plus vivant.

N'oublions pas pour autant que nous fêtons cette année le bi-centenaire de l'Abbé Charles de l'Épée dont le rôle fut primordial dans l'éducation des êtres frappés de surdité mutité.

Nota : cet article est en partie extrait du tome XVI du Dictionnaire de la Conversation, édition de MDCCLXIV. (Rédacteur : Charles de Jaucourt).

Marcel CHOUTEAU

LE BARRAGE DE PONT-ROUSSEAU

C'est en aval du pont de Pont Rousseau que se situe le confluent Loire et Sèvre. La Sèvre Nantaise a toujours posé des problèmes dus à la fragilité de ses berges surtout depuis 1983. D'autre part, ces rives très belles incitent à y développer des promenades en bateau comme sur de nombreuses rivières. Enfin, il existe un chemin de halage qu'il faut maintenir.

Pour ces raisons, protection des berges et développement du tourisme fluvial, la Ville de Rezé a obtenu l'accord de l'EPALA (Établissement Public d'Aménagement de la Loire et de ses Affluents) dont le Président est Jean Royer, maire de Tours, afin de construire un barrage dont voici les caractéristiques.

Situé à 150 mètres du premier pont de Pont Rousseau, sa portée sera de 71 m 50, ce qui correspond à la largeur de la Sèvre. Trois vannes circulaires de 16 m 50 de diamètre équiperont l'ouvrage. Des appareils très sophistiqués de télétransmission et télégéation permettront à l'éclusier du Canal St Félix à Nantes de les manoeuvrer en tenant compte des différents éléments : crue de la Loire ou de la Sèvre, marée, qui actuellement se fait sentir jusqu'à Vertou.

Le bief devra varier entre 1 m 50 et 2 m 80 NGF (Niveaulement Général de la France). La crue pourra s'évacuer par les vannes en relation avec la marée et suivant son importance. Le premier chiffre correspond au tirant d'eau pour la navigation des bateaux et le deuxième au tirant d'air pour leur passage sous les ponts franchissant la rivière.

A l'endroit de l'implantation du barrage, la partie rocheuse se trouve à — 21 m 50 sur la rive gauche et à — 4 m sur la rive droite. La largeur de l'ouvrage sera de 18 mètres entre perpendiculaires.

Actuellement, dans le projet, l'écluse qui permettrait la navigation de Loire en Sèvre et inversement, n'est pas prévue, mais peut très bien être construite. Pourquoi l'édification de cet ouvrage est-elle urgente ?

En 1983, la crue de la Sèvre a duré longtemps et a entraîné la surélévation de la nappe phréatique ce qui, dans la période de sécheresse qui a suivi, a provoqué des glissements de terrain ; la Sèvre étant arrivée à son niveau d'étiage, les berges se sont effondrées dans la rivière.

Pour éviter qu'une telle situation ne se reproduise et que l'environnement entre Vertou et Nantes ne soit modifié profondément, il faut maintenir un niveau constant d'où le projet de barrage.

Afin de mener à bien l'opération, deux enquêtes ont été faites : l'une publique préconisée par la Loi Bouchardeau dite enquête d'impact qui étudie les conséquences de l'ouvrage sur la faune aquatique et la réduction des nuisances. C'est ainsi qu'il faudra un système de canalisation toujours humide pour la remontée des civelles.

La deuxième enquête est hydraulique, elle concerne et détermine la gestion de la rivière.

Parallèlement est menée une instruction mixte à l'échelon local afin d'interroger les services de l'État plus ou moins concernés par le barrage.

Ce barrage améliorera la navigation. La Sèvre actuellement devrait être navigable jusqu'au pont de Monnières sur 21 km 500 mais elle est soumise au marnage de la Loire.

Avec le barrage, on pourra procéder à des «chasses de vases» pour nettoyer la rivière, et d'autre part, il n'y aura plus de passage de vases de Loire en Sèvre. Le barrage améliorera aussi la régularité de l'alimentation des prises d'eau pour les maraîchers.

Ainsi la Sèvre, rivière calme et tranquille respectera ses berges et offrira aux touristes la découverte de sa très belle vallée.

Source : Mairie de Rezé. M. Gaudy.

Gilberte MARTINEAU

LA GARE DE REZÉ - PONT-ROUSSEAU



L'entrée sud de Nantes englobe le confluent de la Sèvre Nantaise et de la Loire, le pont de Pont Rousseau, la place de La Rochelle, la rue Dos d'Ane et sur la rive gauche de la Sèvre, la rue Alsace Lorraine, la gare de Pont Rousseau.

La gare de Pont Rousseau fut construite en 1875 d'après un projet du 28 janvier 1874. Elle devait desservir non seulement la commune de Rezé, mais encore toute la rive droite de la Sèvre qui dépend de la commune de Nantes «et où se trouvent des établissements publics industriels d'une grande importance».

Pont Rousseau était un «hameau», ou plutôt un faubourg très important de la commune de Rezé qui comprenait alors 6.900 habitants.

Extrait du projet :

«Cette gare est établie au centre d'une poche de 571 mètres de longueur donc dans de bonnes conditions tant pour l'arrivée que pour le départ des trains, bien que située à la partie inférieure d'une pente et d'une rampe dont l'inclinaison est de 0 m 01 par mètre».

Le Conseil Municipal de Nantes avait apporté la remarque suivante : «Mais le chemin d'accès étant atteint par les eaux lorsqu'elles s'élèvent à 4 m 50 au-dessus du zéro de la Bourse, il serait nécessaire que la Compagnie fit établir tant pour les habitants de la commune de Rezé que pour ceux de la commune de Nantes une autre voie d'accès à la gare, le long du Champ de Foire de Pont Rousseau».

Ainsi, les Rezéens et les Nantais du Sud pouvaient-ils atteindre les plages du Pays de Retz et La Roche-Yon par le nord-ouest de la Vendée en passant par Challans et Commequiens.

En 1878, la Compagnie fit faillite et fut rachetée par l'État.

En 1930, il fut question d'y installer un atelier de petit entretien, celui de Nantes État étant saturé. Le projet était bien avancé, il devait être construit sur un terrain de 3 hectares face à la gare ; mais autant que je m'en souviens, il ne fut jamais réalisé.

En 1933/34, l'État lançait une restructuration de l'atelier d'entretien de Nantes. Certains ouvriers durent le quitter pour Saintes ou Chatillon.

Entre les années 30 et 40, qu'elle était vivante cette gare ! La rampe citée plus haut servait de «butte» au triage des wagons. Cette station drainait toutes les expéditions des cultures maraîchères implantées, en particulier, sur la commune de Rezé. Les carottes, salades, radis et autres primeurs partaient pour la région parisienne. Située près de l'abattoir, elle était à la convergence des foires de Challans, Machecoul, Soullans. Mais les voyageurs avaient aussi une grande place. Qu'il était beau ce train avec ses «ouvriers» sortant du pont de chemin de fer dans le soleil levant !

C'était le train des vacances, la campagne défilait à la vitesse de 40 km à l'heure, vitesse précisée à mon père par le mécanicien !

Chaque dimanche, pendant les mois d'été, circulait un train de plaisir avec 25 ou 26 voitures. Montant péniblement la rampe, les adieux s'échangeaient jusqu'à la sortie de la gare. Ce train était très apprécié par les familles de cheminots qui résidaient, en majorité, sur la route de Rezé, actuellement rue Victor Hugo et le quartier des Mahaudières. Elles rataient, de Pornic, des moules très appréciées dans la région nantaise.

Puis, vers 36, l'ouverture de l'usine SNCASO à Château-Bougon amena la création d'une navette au départ de Nantes et desservant Pont Rousseau. Cette desserte empruntée par des dizaines d'ouvriers et d'ouvrières amenaient matin et soir le quai de la station.

Pont Rousseau fut aussi deux fois tête de ligne : la 1^{ère} fois, en 1875, la gare de Nantes État n'étant pas terminée et l'année suivante, les voyageurs refusant de franchir à bord du convoi les 315 mètres du pont métallique reliant les deux rives de la Loire ; la 2^{ème} fois, en fin 1944, début 45, quand les Allemands firent sauter la première travée du pont, côté Rezé. En cette année 45, du fait des difficultés d'approvisionnement, la chaudière de la locomotive était alimentée par des résidus de charbon, si bien qu'un jour le train s'arrêta sur le retour, la locomotive refusant d'avancer.

À la fin des années 40 et début 50, vint le déclin. Le développement des voitures automobiles, des camions livrant de porte à porte, fit que la Gare s'endormit. Était-ce sa mort ? Nantes et sa banlieue se développaient, les gens voyagèrent davantage, la modernisation du réseau, voies et matériel roulant firent que Pont Rousseau se réveilla.

Actuellement, le chiffre d'affaires s'élève pour 1988 à 1.260.110 francs. On y délivre des billets pour toutes les destinations. Pendant cette même année, la gare a reçu 116.477 tonnes de sel et de ciment et expédié 20.415 tonnes de bois et conteneurs.

Elle assure la desserte du port de Cheviré, des zones industrielles de Rezé, Atout sud, et de Château-Bougon.

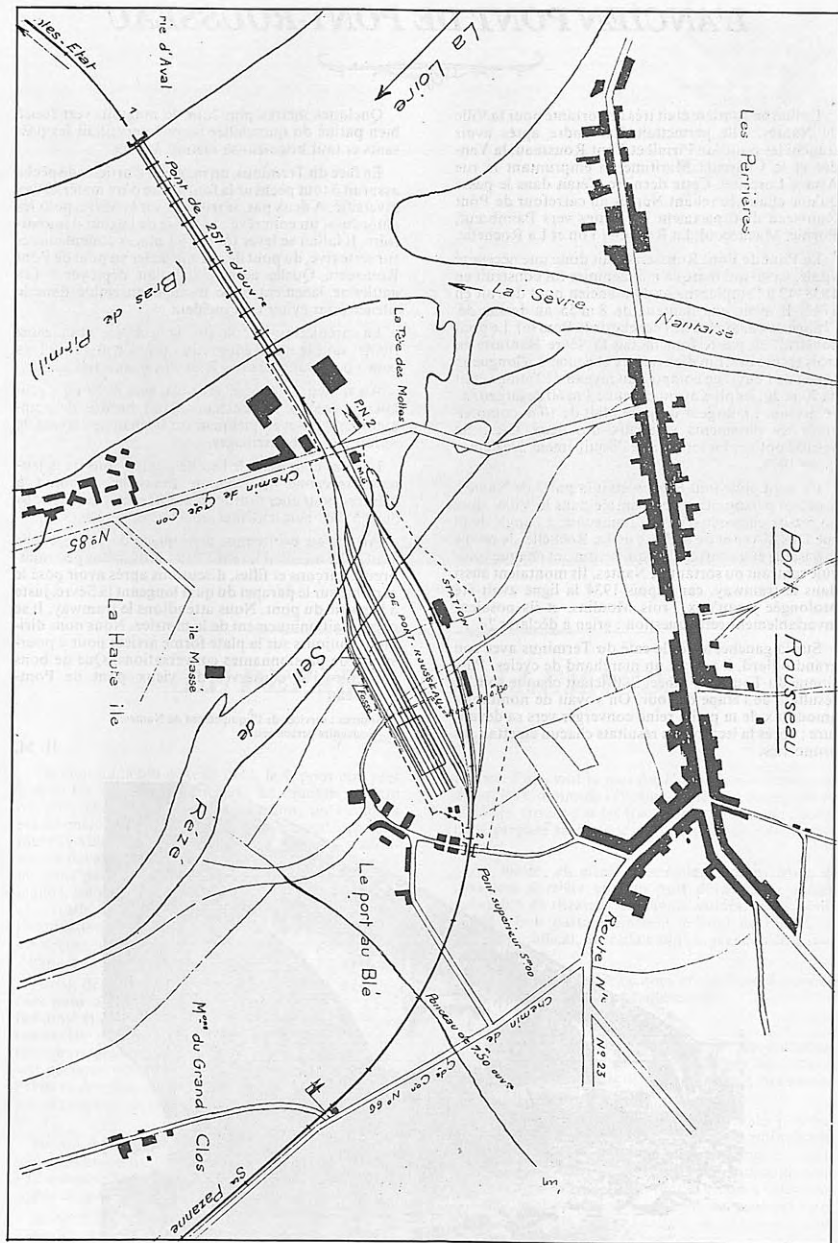
La circulation des voyageurs s'éveille : deux trains circulent quotidiennement, en hiver, vers St-Gilles et l'été, cette relation est doublée. Et pendant cette même saison, Pornic est desservi cinq fois par jour.

Le TGV est arrivé le 24 septembre 89 en gare de Nantes. Peut-être que la «ligne» passera à un niveau supérieur ?

Sources : Archives départementales.
Chef de Gare de Rezé - Pont-Rousseau.
Souvenirs personnels.

H. M.





L'ANCIEN PONT DE PONT-ROUSSEAU



La liaison routière était très importante pour la Ville de Nantes. Elle permettait d'atteindre après avoir franchi les ponts de Pirmil et Pont Rousseau, la Vendée et la Charente Maritime en empruntant la rue Alsace Lorraine. Cette dernière n'était dans le passé qu'une chaussée reliant Nantes au carrefour de Pont Rousseau d'où partaient les routes vers Paimboeuf, Pornic, Machecoul, La Roche-s/Yon et La Rochelle.

Le Pont de Pont Rousseau était donc une nécessité vitale. Celui qui marqua ma mémoire fut construit en 1838/42 à l'emplacement d'un ancien pont détruit en 1742. Il avait une hauteur de 8 m 55 au-dessus de l'étiage de 1838 (zéro de l'échelle de la Bourse). Le pont construit en pierre franchissait la Sèvre Nantaise en trois arches de 21 m d'ouverture chacune. La longueur totale de l'ouvrage comptée au niveau de l'étiage était de 70 m 20, les piles ayant chacune 3 m 60 de largeur à ce niveau. La largeur du pont était de 10 m comptée entre les parements verticaux des deux têtes. Sa vétusté obligea les services de l'Équipement à le démonter en 1979.

Ce pont pour tout Rezéen était la porte de Nantes. L'octroi personnifiait cette entrée dans la Ville, situé au rez-de-chaussée d'un bel immeuble, à l'angle de la rue Dos d'Ane et de la Place de La Rochelle. Je vois la bascule et les octroyeurs qui vérifiaient chaque véhicule rentrant ou sortant de Nantes. Ils montaient aussi dans le tramway, car depuis 1934 la ligne avait été prolongée jusqu'aux Trois Moulins, et ils posaient invariablement cette question : «rien à déclarer ?».

Sur la gauche, après le café du Terminus avec son grand billard, il y avait un marchand de cycles. Passionné du Tour de France, il affichait chaque soir les résultats de l'étape du jour. On voyait de nombreux amoureux de la petite reine converger vers sa devanture ; après la lecture des résultats chacun émettait ses pronostics.

Quelques mètres plus loin, le magasin vert foncé bien patiné du quincailler Sicre émerveillait les passants et tout bricoleur se mettait à rêver.

En face du Terminus, un magasin d'articles de pêche assurait à tout pêcheur la fourniture d'un matériel très diversifié. A deux pas, se trouvait sur la Sèvre, pour les «mordus», un coin rêvé : la sortie de l'égoût des abattoirs. Il fallait se lever tôt car les places étaient chères sur cette rive, du pont de chemin de fer au pont de Pont Rousseau. Quelle adresse il fallait déployer ! Les gauls se lançaient et se levaient ensemble dans le silence pour éviter tout incident.

La circulation sur la rue Dos d'Ane était assez fluide, sauf le mercredi matin : jour de marché. Très couru des Nantais et des Rezéens, il était très animé.

Au milieu de chaque trottoir, une allée où circulaient badauds et acheteurs, était bordée de commerces ; ceux-ci empiétaient sur la chaussée créant de nombreux embouteillages.

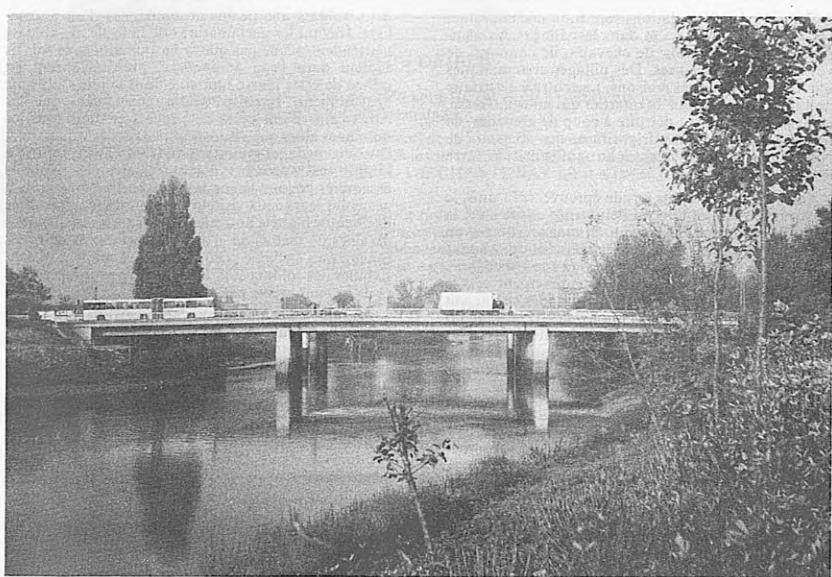
Le pont était aussi le lieu de rendez-vous de la jeunesse rezéenne qui chaque dimanche «montait à Nantes» pour aller profiter des différentes distractions de la Ville : bals, cinémas, rencontres sportives.

Ah, qu'au printemps, cette place de La Rochelle était belle au soleil levant ! Étudiants, hélas peu nombreux, garçons et filles, discussions après avoir posé le cartable sur le parapet du quai longeant la Sèvre, juste à la sortie du pont. Nous attendions le tramway. Il se composait uniquement de la motrice. Nous nous dirigeons toujours sur la plate forme arrière pour y poursuivre de passionnantes conversations. Que de bons souvenirs j'ai conservés du vieux pont de Pont-Rousseau !

Sources : services de l'Équipement de Nantes.
- Souvenirs personnels.

H. M.





La Sèvre à Pont-Rousseau (S. Pageot) (1989)

LE DÉPART DES ALLEMANDS

On était au début d'août 1944, le 4, pour être plus précis. Ce vendredi après-midi, les Nantais avaient observé, avec une grande satisfaction, un étonnant remue-ménage parmi les troupes d'occupation. «Par toute la ville, de gros camions, des autobus, stationnaient devant les cantonnements, les garages, ou les maisons particulières où s'étaient installés les Allemands. En grande hâte, s'y empilaient malles, valises, sacs, fusils, tandis que les "souris grises" s'affairaient à l'acquisition de fruits et de provisions de route dans les boutiques avoisinantes. Aucun doute : "ils" parlaient...»

Aussi, dès 15 heures, tout le monde était dans les rues pour assister au départ : les trottoirs de la rue Bellamy étaient noirs de monde. Et, comme dans toutes les périodes de vive tension collective, des rumeurs couraient : «Le maire avait obtenu que Nantes soit déclarée ville ouverte à partir de 17 heures... Le Préfet était même parti au devant des Américains pour leur demander de retarder leur entrée à cette heure-là...»

Mais à 5 heures, rien ne s'était passé. Les heures suivantes non plus. Et le lendemain, il fallait se rendre à l'évidence : les Allemands étaient toujours là, aux postes de combat qu'ils avaient multipliés dans la ville.

Inutile d'insister sur la déception et l'inquiétude des Nantais... Cette inquiétude allait durer une semaine

encore. Puis, vint la nuit du 11 au 12. «Ce fut», nous disent les témoins de l'époque, «une nuit noire, zébrée d'éclairs, trouée par les fracas des explosions : l'occupant prépare sa retraite en se hâtant de saccager la ville».

Au matin, en effet, «ils» étaient partis. Mais ils laissaient derrière eux un port dévasté, un chenal encombré de dizaines de navires coulés, et les ponts coupés, tout particulièrement le pont de Pirmil, ce cordon ombilical, qui reliait alors la grande ville à tout le Sud Loire.

Les quartiers de St Jacques et de Pont Rousseau demeuraient sous la botte allemande...

*

...Et une fois encore l'occupant s'attarde, il a même disposé un certain nombre de canons sur les coteaux bordant la Sèvre. Le tir de certains d'entre eux atteint le quai Magellan.

Période difficile à vivre, et qui semble pouvoir s'éterniser. On imagine la joie des Nantais enfin libérés de l'autre côté du fleuve ; ici cette libération tant désirée s'éloigne dans le temps, sans qu'on puisse lui assigner une date. Il faut vivre avec des troupes exténuées et démoralisées, certes, mais dont on peut craindre justement le pire, et qui peuvent se venger de leurs revers sous le moindre prétexte.

Du reste, les déprédations sont monnaie courante. On ne compte plus, ici et dans les villages des alentours, les vols de vélos, de chevaux, de camions, de voitures de toutes sortes. Des pillages systématiques ont lieu dans certaines maisons. La centrale électrique du Lion d'Or, non loin du quartier qui nous intéresse, est systématiquement détruite à coup de grenades, de même que l'installation frigorifique des abattoirs de Nantes, transférés de Talensac au confluent de la Sèvre et de la Loire.

Les nerfs sont soumis à rude épreuve... Et puis, le 25 Août, au matin d'une belle journée ensoleillée, la nouvelle se répand de maison en maison, de rue en rue : «la rive sud est libérée». Du même coup, les gens affluent par la rue St Jacques, par la rue Dos d'Âne. Comme guidés par un aimant, ils convergent vers le pont rompu, vers la Loire, d'où ils attendent on ne sait quel signal qui confortera la nouvelle... L'attente est longue. On en profite pour se congratuler avec les voisins les plus proches, des inconnus jusqu'à ce jour, mais avec lesquels on se retrouve du même coup si proche, du même «bord», quasi du même sang.

Et voilà qu'en fin de matinée, une barque se détache de la rive nord. Elle n'est pas bien grande. On y distingue trois silhouettes ; on saura plus tard qu'il s'agit de

deux soldats américains accompagnés d'un journaliste. Devant les acclamations de la foule, les soldats n'attendent même pas que la barque touche le sol. Ils sautent dans l'eau à mi-corps, puis s'avancent au milieu de cette masse humaine dont la joie s'exprime bruyamment. Eperdus d'admiration, sûrs que les Américains n'ont cessé de progresser dans tous les domaines alors que l'Europe pillée par les vainqueurs, l'estomac vide, et grelottant de froid l'hiver, reprise à l'infini ses vêtements d'avant guerre, les Nantais assemblés ce jour-là sur la place Pirmil sont prêts à accueillir leurs deux visiteurs comme les représentants de quelque planète nouvelle. Nous sommes à quelques dizaines de mètres de «l'atterrissage» ; près de nous, quelqu'un s'exclame : «vous avez vu comment ils sont habillés, les soldats américains ? ils se sont mis à l'eau et ils ne sont même pas mouillés !».

Au bout de peu de temps, nous verrons passer non loin de nous, au milieu de la foule, deux soldats russes-lants ! Mais quoi, ce jour-là l'heure était aux miracles — et plus d'un spectateur continuera d'avoir vu, «de ses propres yeux», des uniformes taillés dans un tissu nouveau, et qui, plongés dans l'eau, en ressortaient sans être mouillés...

E. LEROUX

POÉSIE



LA MAISON

*Quand on revient chez soi
A peine franchi le seuil
La maison vous accueille
Vous abrite sous son toit*

*Et ses vieux volets clos
Comme des paupières fermées
S'ouvrent et laissent passer
Mille lumières à flot*

*Les pièces ont bien gardé
Cette odeur singulière
Qui vous est familière
Mais un peu oubliée*

*On retrouve avec joie
Tous les objets usuels
La table, la vaisselle
Et les meubles de bois*

*Puis la salle à manger
Où l'on espère revoir
Venir ici s'asseoir
La famille assemblée*

*Alors vient le soir
On se sent protégé
Dans la maison fermée
Quand dehors tout est noir*

*A la veillée encor
Assis au coin du feu
Quand on est que nous deux
Que la maison s'endort...*

*Enfin pour moi j'espère
A la fin de ma vie
Être accueilli ainsi
Dans la maison du père.*

Michel LUCOT

NOS DEUILS

Notre Administrateur Monsieur Michel LUCOT nous a quittés au début de Septembre dernier après une douloureuse maladie.

Il avait été Membre du Conseil Général de 1953 à 1965, entré au Conseil Municipal de NANTES en 1959 pour trois années jusqu'en 1977 il exerça pendant cette période les fonctions d'ADJOINT SPÉCIAL DE CHANTENAY où il a laissé le meilleur souvenir à ses administrés.

Devenu Membre et Administrateur de notre Association depuis 1983 il y fit preuve de beaucoup de dévouement et gagna rapidement l'estime et l'amitié de tous ses collègues. Excellent dessinateur, de nombreux dessins de lui figurèrent non seulement dans le texte des Annales mais furent souvent retenus pour orner les couvertures des dites Annales.

Le Conseil d'Administration renouvelle à son épouse et à ses enfants l'expression de leurs profondes condoléances.



LES ANNALES DE NANTES ET DU PAYS NANTAIS

Liste des numéros disponibles

- 151 - 1968	Vallet, La Regrippière, Chapelle-Heulin
- 161 - 1971	Machecoul et son Canton (II)
- 165 - 1972	I Pornic et la Côte de Jade
- 166 - 1972	II Pornic et la Côte de Jade
- 168 - 1973	Blain et sa Région
- 170 - 1973	Cahiers de Doléances de la Région nantaise
- 171-72 - 1974	La Paroisse et le Quartier St-Nicolas
- 185-86 - 1977	Plaisirs et souvenirs nantais
- 187-88 - 1978	Jules Verne, Études et documents inédits
- 190 - 1979	L'Estuaire
- 194 - 1979	Voyage musical au Pays nantais
- 204 - 1982	La Fosse - Le Sanitat - Le Quartier St-Louis
- 206 - 1982	Chantenay hier et aujourd'hui
- 210 - 1983	L'Erdre, de La Chapelle-s/Erdre à Nantes
- 212 - 1984	Au long des rives de la Sèvre et de la Maine (I)
- 216 - 1985	Nantes : L'Île Gloriette
- 218 - 1985	St-Gildas des Bois et son Canton
- 220 - 1986	En flânant dans les Communes de la Presqu'île Guérandaise, de la Turballe à Herbignac
- 222 - 1986	Du Quai des Antilles à l'Île Beaulieu - Hier et Aujourd'hui
- 224 - 1987	Le Croisic - Batz - Le Pouliguen
- 226 - 1987	Quartier de Paris, de Chanzy aux Batignolles, St-Donatien, St-Rogatien, Casernes, Écoles et Institutions, Le Bêle, Le Ranzay, Les Batignolles
- 228 - 1988	Sainte-Luce et les charmes de la Loire
- 230 - 1988	Souvenirs et portraits de peintres et d'écrivains nantais
- 232 - 1989	L'ancienne Villeneuve : les quartiers du Marchix et de St-Similien

Prix : Le numéro : 30 francs jusqu'au 212 inclus
Les numéros 214, 216, 218 : 22 francs
Le numéro 220 : 28 francs
Les numéros 222 et 224 : 30 francs
plus les frais d'expédition.

Paiement à adresser à la Société Académique de Nantes, 19, rue de la Petite Reine, CCP 236-27 R Nantes ou chèque bancaire d'après facture jointe à l'expédition majorée des frais d'envoi.

Toute demande de renseignement doit être accompagnée d'un timbre pour la réponse.

Nous tenons à la disposition des bibliophiles un certain nombre d'exemplaires de :

- Marins et Corsaires du Pays Nantais,
- Nantes active et souriante

au prix de 150 francs l'exemplaire.